JEAN CALAS,

TRAGEDIE.

EN CINQ ACTES, EN VERS.

REPRÉSENTÉE *pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre de la Nation, par MM. les Comédiens Français, le 18 Décembre* 1790.

Précédée d'une Préface Historique sur *Jean Calas*; & suivie d'un nouveau V^e^. Acte.

Par J. L. LAYA.



A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR, Libraire.

1792.

PRÉFACE HISTORIQUE.

Voici comment s'exprime Voltaire dans ſon Traité ſur la tolérance à l'occaſion de la mort de Jean Calas :

„ Jean Calas, âgé de ſoixante-huit ans, exerçait la profeſſion de négociant à Toulouſe depuis plus de quarante années, & était reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon pere. Il était proteſtant ainſi que ſa femme & tous ſes enfans, excepté un qui avait abjuré l'héréſie, & à qui le pere *feſait une petite penſion.* Il paraiſſait ſi éloigné de cet abſurde fanatiſme qui rompt tous les liens de la ſociété, qu'il approuva la converſion de ſon fils *Louis Calas*, & qu'il avait depuis trente ans chez lui une ſervante zélée catholique, laquelle avait élevé tous ſes enfans."

„ Un des fils de *Jean Calas*, nommé *Marc-Antoine*, était un homme de lettres: il paſſait pour un eſprit inquiet, ſombre & violent. Ce jeune homme ne pouvant réuſſir ni à entrer dans le négoce auquel il n'était pas propre, ni à être reçu avocat parce qu'il fallait des certificats de catholicité qu'il ne pût obtenir, reſolut de finir ſa vie, & fit presſentir ce deſſein à un de ſes amis, il ſe confirma dans ſa réſolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit ſur le ſuicide."

„ Enfin, un jour ayant perdu ſon argent au jeu, il choiſit ce jour là même pour exécuter ſon desſein. Un ami de ſa famille & le ſien, nommé *Lavaiſſe*, jeune homme de dix-neuf ans, connu par la candeur & la douceur de ſes mœurs, fils d'un célèbre avocat de Touloſe, étoit arrivé de Bordeaux la veille; il ſoupa par hazard chez les *Calas*. Le père, la mère, *Marc-Antoine* leur fils ainé, *Pierre* leur ſecond fils, mangèrent enſemble. Après le

ſoupé on ſe retira dans un petit ſallon; *Marc-Antoine* diſparut : enfin, lorſque le jeune *Lavaiſſe* voulut partir, *Pierre Calas* & lui, étant deſcendus, trouvèrent en bas, auprès du magazin, *Marc-Antoine* en chemiſe, pendu à une porte, & ſon habit plié ſur le comptoir. Sa chemiſe n'était pas ſeulement dérangée; ſes cheveux étaient bien peignés: il n'avait ſur ſon corps aucune plaie, aucune meurtriſſure."

„ On ne décrira pas la douleur & le déſeſpoir du père & de la mère. Pendant qu'ils étaient dans les ſanglots & dans les larmes, le peuple de Toulouſe s'attroupe devant la maiſon. Ce peuple eſt ſuperstitieux & emporté; il regarde comme des monſtres ſes frères qui ne ſont pas de la même religion que lui, &c. C'eſt à Toulouſe qu'on ſolemniſe, tous les ans, par une proceſſion & par des feux de joie, le jour où l'on maſſacra quatre mille citoyens hérétiques, il y a deux ſiécles."

„ Quelque fanatique s'écria que *Jean Calas* avait pendu ſon propre fils *Marc-Antoine*. Ce cri répété fut unanime en un moment; d'autres ajoutèrent que le mort devait, le lendemain faire abjuration; que ſa famille & le jeune Lavaiſſe l'avaient étranglé par haîne contre la religion catholique. Le moment d'après on n'en douta plus; toute la ville fut perſuadée que c'eſt un point de religion chez les proteſtans, qu'un père & une mère doivent aſſaſſiner leur fils dès qu'il veut ſe convertir."

„ Le ſieur *David*, Capitoul de Toulouſe, excité par ces rumeurs, voulant ſe faire valoir, par une prompte exécution, fit une procédure (1) contre les règles & les ordonnances. La famille *Calas*, *Lavaiſſe*, la ſervante catholique, furent mis aux fers."

„ On publia un monitoire, non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin, *Marc-Antoine*

---

(1) Le procès verbal, par exemple, fut fait à l'hôtel-de-ville, au lieu d'être dreſſé dans les lieux même où l'on avait trouvé le mort, ainſi que l'exige l'ordonnance.

Calas était mort calviniſte; & s'il avait attenté ſur lui-même, il devait être traîné ſur la claie: on l'inhuma avec la plus grande pompe, dans l'égliſe de Saint-Etienne, malgré le curé, qui proteſtait contre cette profanation."

„ Les pénitens blancs firent à *Marc-Antoine* un ſervice ſolemnel comme à un martyr. Jamais aucune égliſe ne célébra la fête d'un martyr véritable avec plus de pompe; mais cette pompe fut terrible. On avait élevé au-deſſus d'un magnifique catafalque, un ſquelette qu'on faiſait mouvoir, & qui repréſentait *Marc-Antoine Calas*, tenant d'une main une palme, & de l'autre la plume dont il devait ſigner l'abjuration de l'héréſie, & qui écrivait en effet l'arrêt de mort de ſon pere."

„ Dès ce moment la mort de *Jean Calas* parut infaillible."

„ Ce qui, ſur-tout, prépara ſon ſupplice, ce fut l'approche de cette fête ſinguliere que les Touloufains célébrent tous les ans, en mémoire des quatre mille huguenots. Cette année était l'année ſéculaire, &c. &c".

On peut juger d'après ce précis, qu'on lira plus au long dans Voltaire, que je n'altère aucuns des faits principaux; à moins qu'on ne veuille mettre au rang des faits, les motifs de vengeance, que j'ai prêtés au Capitoul pour donner à mon action une marche plus dramatique. Si le fanatiſme conduit toutes les mains qui vont ſigner l'arrêt de mort de *Calas*, me ſuis-je dit, ne répandrai-je pas ſur mon ouvrage la même couleur, & n'eſt-il pas plus adroit & plus théâtral de montrer les Juges de Toulouſe comme autant d'inſtrumens dans les mains d'un ſeul, qui, moins aveugle, fait ſervir leur fanatiſme à ſes projets, réveille adroitement leur haîne contre les proteſtans, pour mieux ſatisfaire la ſienne propre contre Calas?

Ce ne ſera point, peut-être, le Capitoul de Toulouſe, cet homme groſſiérement & mal-adroitement féroce; mais qu'importe, ſi les fils ſont les mêmes, que la trame ſoit ourdie par telle où telle

main? dès que ce font des fanatiques qui fe fouillent du fang d'un vieillard, qu'importe qu'ils foient commandés par un homme aveugle comme eux, ou que cet homme plus éclairé dirige & affure leurs opérations? Ce n'eft donc point *David* que j'ai mis en fcene: il n'eft point nommé dans l'ouvrage; quoique plufieurs perfonnes qui ont vécu à Touloufe m'aient dit: qu'on avait foupçonné dans le Capitoul d'autres motifs (1) que ceux de la religion. C'eft fi l'on veut, un perfonnage d'invention; je ne prétends rien changer à la mémoire de *David;* la rendre ni plus odieufe, ni plus excufable: ce que je crois bien fermement, c'eft que ce perfonnage, tel qu'on le repréfente dans les mémoires, ne faurait être fupporté fur notre fcene, & que, traîtant *Calas*, j'ai dû, même aux dépens de la vérité, rendre fon affaffin fupportable.

A l'égard de la bourfe, un mot fuffira encore pour me juftifier. Puifque mon Capitoul, comme je viens de le dire, eft, quant à fes motifs, un perfonnage de création, j'ai pu, fans bleffer davantage la vérité hiftorique, que je n'avais pas fuivie en ce point, lui faire employer, foit par lui, foit par fes agens (2), des moyens de féduction auprès d'une fervante qu'il devait croire à moitié gagnée contre des proteftans, puifqu'elle était catholique. Au refte, c'eft au moins un fait vrai & hiftorique qui m'a fourni ce mouvement du troifieme acte,

(1) Ce qui paraîtrait juftifié par cette réponfe du Capitoul à fon collègue, qui lui montrait l'illégalité du trop prompt emprifonnement des *Calas*: „ *N'importe, je prends tout fur mon compte; qu'on les emmène;* " & par cet affreux monitoire, que *David* avait obtenu *à charges* feulement, encore contre le vœu de l'ordonnance; & par cet acharnement qu'il mit à pourfuivre le malheureux vieillard jufqu'à fon dernier foupir. *David* voulut affifter à l'exécution; *Calas* allait expirer; *le Capitoul* s'élance vers l'échafaud, & s'écrie; *miférable! vois ce bucher qui va réduire ton corps en cendres, dis la vérité*, &c. &c.

(2) Ce n'eft plus à préfent le Capitoul qui donne la bourfe à Jeannette.

que ceux même qui l'ont improuvé le plus, ont trouvé vraiment beau & théâtral.

C'eſt encore Voltaire qui parle.

„ En 1762, la ſervante catholique de l'infortuné *Calas*, s'étant caſſé la jambe, les zélés s'imaginerent qu'elle était morte des ſuites de ſa chûte, & qu'elle avait déclaré en mourant, que ſon maître était coupable du meurtre de ſon fils. Ce bruit fût adopté avidement par les pénitens, & le reſte de la populace de Toulouſe".

Cette ſervante fut obligée, pour arrêter les ſuites de cette impoſture, de faire une déclaration juridique chez le commiſſaire *Hugues*, par laquelle elle atteſte que rien n'eſt plus faux que ces bruits: *qu'elle a toujours ſoutenu, & qu'elle ſoutiendra juſqu'au dernier inſtant de ſa vie, que ſes maîtres n'ont contribué en aucune manière à la mort de leur fils Marc-Antoine*, &c.

Quant au perſonnage de l'aſſeſſeur, qui n'eſt pas encore celui de Toulouſe, il me ſuffirait de citer quelques noms connus, pour prouver combien ſes traits ſont tirés de nature.

Beaucoup de perſonnes n'ont pu ſupporter le dénouement de cet ouvrage. J'en avais fait un autre bien moins déchirant: meſſieurs les comédiens ont préféré celui qu'on a vu; je laiſſe au public, ſeul juge de ſes plaiſirs, à décider entre les deux, que j'ai cru devoir lui ſoumettre.

Je dois, en finiſſant, des remerciemens à ceux de meſſieurs les comédiens qui ont eu des rôles dans ma pièce, & qui tous ont contribué à ſon ſuccès; mais en particulier à M. *Vanhove*, qui a joué *Calas* avec une ſenſibilité ſimple & touchante, le vrai caractere de ce rôle; à M. *Fleury*, qui a déployé dans celui du conſeiller *de la Salle* l'éloquence noble & animée de la vertu; à Mlle. *Joly*, qui, en donnant un caractère de vieilleſſe à ſes moyens, a montré dans *Jeannette* toutes les reſſources de ſon talent. Les rôles, de *Lavaiſſe* & de *Roſe*, ont été remplis avec beaucoup de ſenſibilité par M. *Saint-Phal* & Mme. *Petit*.

PERSONNAGES.

CALAS, négociant de Toulouſe.
Madame CALAS, ſa femme.
ROSE, fille de M. & Mad. CALAS.
LAVAISSE, ami de la famille.
Le Capitoul de Toulouſe.
L'Aſſeſſeur.
M. DE LA SALLE, Conſeiller.
JEANNETTE ſervante de M. CALAS.
Un Greffier.
Un Huiſſier d'audience.

Pluſieurs Conſeillers. Un autre Huiſſier d'audience. Un Religieux Dominicain. Un Géolier. Gardes.	Perſonnages Muets.

La Scene eſt à Toulouſe.

Aux deux premiers Actes, dans l'appartement de M. Calas.



JEAN CALAS.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALAS le pere, LAVAISSE & ROSE, *sur l'ottomane à droite.*

Madame CALAS, *sur la bergere en face.*

JEANNETTE, *dans le fond, sur une chaise, occupée à tricoter;* LAVAISSE, *un livre à la main.*

Madame CALAS.

Ah! que cette lecture est vraie, intéressante!

ROSE.

Et monsieur Lavaisse a la voix si touchante!

JEANNETTE.

Quels nobles sentimens!

CALAS.

Oui, tout dans cet auteur,
Attache également & l'esprit & le cœur.

ROSE.

J'ai pleuré. . . .

LAVAISSE.

Bon! vraiment? . . . je vous fais toujours rire.

ROSE.

Oh! oui, mais ce n'est pas quand je vous entens lire;
Redites-nous encor ces vers du dernier chant:

„ A la religion diſcrétement fidelle".
Je les veux retenir.

LAVAISSE, *lit.*

„ A la religion, diſcrétement fidelle,
„ Sois doux, compatiſſant, ſage, indulgent comme elle,
„ Et ſans noyer autrui, ſonge à gagner le port.
„ La clémence a raiſon, & la colère a tort.
„ Dans nos jours paſſagers de peines, de misères,
„ Enfans du même Dieu, vivons du moins en frères;
„ Aidons-nous, l'un & l'autre, à porter nos fardeaux;
„ Nous marchons tout courbés ſous le poids de nos maux;
„ Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.

CALAS.

Que ce trait eſt touchant!
Voilà l'humanité! . . . .

LAVAISSE, *continuant de lire.*

„ Nul de nous n'a vécu ſans connaître les larmes.
„ De la ſociété, les ſecourables charmes.
„ Conſolent nos douleurs, au moins quelques inſtans;
„ Remede encor trop faible à des maux ſi conſtans?
„ Ah n'empoiſonnons pas le ſeul bien qui nous reſte.
„ Je crois voir des forçats dans un cachot funeſte,
„ Se pouvant ſecourir, l'un ſur l'autre acharnés,
„ Combattre avec les fers dont ils ſont enchaînés".

CALAS.

Voilà l'intolérance!

(LAVAISSE *ceſſe de lire, ils ſe lèvent.*)

CALAS *continue.*

Ah! que de maux ce monſtre a cauſé dans la France!
Que de ſang répandu! de bûchers alumés!
Combien d'honnêtes gens dans les feux conſumés!
Qui, nés inſtruits, nourris dans des dogmes contraires.
Expiaient, par la mort, les leçons de leurs pères;
L'homme juge de l'homme! eh! n'a-t-il pas dû voir
Qu'il oſait de Dieu même uſurper le pouvoir?
L'univers tombe aux pieds de ſon maître ſuprême,
Le culte eſt différent, mais l'hommage eſt le même ..

C'eſt cette vérité ſi ſimple, mes enfans,
Qui, dans Toulouſe encore, a peu de partiſans;
Qu'un proteſtant l'embraſſe; aux yeux du catho-
lique,
Il devient, quel qu'il ſoit, une peſte publique,
Le fléau de l'égliſe, enſemble & de l'état:
Penſer, leur ſemble à tous un horrible attentat!
Et nous dévouant, nous à d'éternelles flammes,
Des torts de leur eſprit ils puniſſent nos ames.

Madame CALAS.

Vous avez bien raiſon, mon ami; mais pourquoi
Les voulez-vous guérir? mon Dieu! chacun ſa foi.
Ils règnent dans Toulouſe, & l'on nous y tolère:
Nos drapeaux & les leurs furent long-tems en guerre.
Crains que ces vérités, ſources de nos débats,
Ne réveillent encor nos antiques combats.

LAVAISSE.

La vérité, monſieur, reſſemble à la lumière:
Les traits d'un jour trop vif bleſſent notre paupière,
Il faut que, par degrés, le cœur comme les yeux,
Se faſſe à recevoir ſes rayons précieux.
C'eſt un grand tort ſouvent que d'être raiſonnable!
L'ignorance eſt toujours fière, dure, intraitable:
Tel eſt le catholique, à Toulouſe, aujourd'hui,
Et la raiſon encor n'eſt pas mûre pour lui.

CALAS.

Oui; mais ſon ignorance eſt injuſte & cruelle.

Madame CALAS.

Il faut donc n'avoir rien à débattre avec elle.

CALAS.

Soit.... J'y penſe..... A propos, n'allons pas oublier,
Demain, la penſion..... c'eſt la fin du quartier:

Madame CALAS.

Pour notre fils Louis? J'ai mis à part la ſomme.

CALAS, *à Lavaiſſe.*

Vous avez, Lavaiſſe, ici, vu ce jeune homme?
Garçon faible, mais bon comme tous mes enfans;
Un peu crédule au fonds, quoique d'aſſez bon ſens!

Il a, je vous le dis, plus faible que ses frères,
Quitté, depuis deux ans, le culte de nos pères;
Il s'est fait catholique; & jamais je ne sus
Contraindre aucunement mes enfans là dessus.
C'est en gênant les cœurs qu'on fait des hypocrites.
Il a cru lire ailleurs les vérités prescrites;
S'il s'est trompé, le Ciel excuse son erreur,
Qui part de son esprit, & non pas de son cœur.
Il a, près de la ville, entrepris un commerce,
Qu'avec honnêteté, qu'avec peine il exerce;
Car les tems sont bien durs! mais notre rente au moins
Le met, jointe au travail, au-dessus des besoins.

LAVAISSE.

Ah! des pères, monsieur, vous êtes le modele!

CALAS.

De cinq enfans, trois sont encor sous ma tutelle,
Louis, Antoine & Rose; oh! pour Rose, entre nous,
Je compte de ma main lui donner un époux,
Un époux jeune, aimable, en un mot, fait pour elle...
Je te le garde, Rose.

LAVAISSE.

Ah! pour mademoiselle
Les partis, je le crois, seront nombreux,

ROSE.

Pour moi,
Je n'en veux pas. . . . à moins,

CALAS.

A moins? explique-toi. . . .

ROSE.

A moins que je ne vive auprès de vous mon père.

CALAS.

Cela peut s'arranger.

LAVAISSE.

S'arranger? Je l'espère,
Monsieur vous aime trop pour vous quitter... Il peut
Rencontrer un époux tel enfin qu'il le veut,
Pour lui plein de respect, plein d'amour pour sa fille,
Qui ne fasse avec lui qu'une même famille.

CALAS.

Sans doute.., pour Antoine, il eſt de mes enfans
Le ſeul qui dût coûter des pleurs à mes vieux ans.
Ce fils plein de talens, & de dons faits pour plaire,
Semble les dédaigner & craindre d'en rien faire!
Non qu'il ſoit né méchant: mais l'ennui, le dégoût,
Dans ce cœur de vingt ans, altére & corrompt tout;
Si jeune! il s'abandonne à cette défiance
Qu'excuſe en un vieillard l'âge & l'expérience.
Les humains ſont l'objet de ſon averſion,
Il a des premiers ans perdu l'illuſion:
Tout eſt déſenchanté pour ſes yeux, pour ſon ame.....
J'avais penſé d'abord qu'une amoureuſe flame
De l'homme qu'elle égare arrêtant les progrès
De la nature en lui ſuſpendait les bienfaits:
Mais non: j'ai vû cette ame abattue, aſſoupie,
S'abreuver des poiſons de ſa miſanthropie,
De triſteſſe & de deuil entourer ſon loiſir
Et dans ſes noirs accès s'abîmer à plaiſir,
Quelquefois égaré par ce délire extrême
Dans l'horreur des humains, il ſe confond lui-même.

LAVAISSE.

Son naturel eſt ſombre, oui; mais honnête & franc.

CALAS.

Oui, mais ce qui m'afflige enſemble & me ſurprend,
C'eſt qu'avec ces ennuis, ce goût de ſolitude,
Il ait pu d'un penchant conſerver l'habitude,
Puiſque ce ſombre ennui nous ſéparant de nous
Comme notre vertu, doit éteindre nos goûts!
Il joue! .. Oui, mon ami, vous concevez ſans peine,
Qu'exhalant ſes vapeurs contre la race humaine,
Et ne voyant jamais l'homme qu'en enrageant,
Il le haït encor plus quand il perd ſon argent;
Et dans ſa noire humeur, il perd.. . il perd ſans ceſſe.

LAVAISSE.

Je le crois.

CALAS.

Quel tourment, Monſieur, pour ma vieilleſſe!
Vous venez de le voir là pendant le ſoupé
Toujours ſombre, rêveur, & l'air préoccupé.

JEANNETTE.

Oh! je crois qu'aujourd'hui sa bourse est en souffrance.
Il a perdu, Monsieur.

CALAS.

Comme toi je le pense. . .
Il vient de nous quitter, il pouvait jusqu'au bout
Entendre la lecture.

LAVAISSE.

Elle est peu de son goût :
Mais tranquilisez-vous, Monsieur Calas, oui l'age
Doit adoucir enfin ce naturel sauvage,
La raison, le besoin de la société,
Des levains de nos cœurs corrige l'acreté,
L'homme est né pour aimer, non haïr son semblable.

CALAS.

Je le sens comme vous, hélas! Le misérable!
Il m'afflige & je l'aime, & je le plains au fonds.
Il sent les premiers traits des maux que nous souffrons,
Vous voici de retour, c'est en vous que j'espère,
Tâchez par vos avis de le rendre à son père,
De le rendre à lui-même; il vous écoute. . .

LAVAISSE.

Un peu.

CALAS.

Voyez-le plus souvent. . .

LAVAISSE.

Je remplirai ce vœu.

ROSE.

Bon! vous viendrez ici voir plus souvent mon frère?

LAVAISSE.

Oui, Mademoiselle, oui, comptez....

ROSE.

Il faut bien faire. . .
Un peu pour l'amitié.......

LAVAISSE.

Tout pour la redoubler.

CALAS.

Mon ami, puiſſe un jour mon fils vous reſſembler.

LAVAISSE.

Ah! Monſieur. . .

CALAS.

Poſſeſſeur d'une grande richeſſe,
Privé de vos parens, jeune, votre ſageſſe
Dans l'âge où l'on diſſipe a ſu la conſerver:
A vingt ans, l'eſprit d'ordre eſt bien rare à trouver!
Auſſi ne vois-je pas de maiſon dans Toulouſe
Qui de vous poſſéder ne ſe montre jalouſe.

LAVAISSE.

Monſieur. . . .

CALAS.

Vous voulez bien par pure honnêteté
Trouver quelque plaiſir dans ma ſociété. . .

LAVAISSE.

La plus chère à mon cœur, & la plus reſpectable.

ROSE.

Où vous êtes le plus aimé. . . . le plus aimable.

LAVAISSE.

Tous mes efforts au moins, ſont de le mériter.

CALAS.

Enfin, mon cher ami, ſans vouloir vous flatter,
Il n'eſt pas dans Toulouſe un père de famille,
Un ſeul qui ne voulût vous donner à ſa fille.

LAVAISSE.

Il n'en eſt qu'un pour moi, je le dis ſans détour
Dont je me fiſſe honneur d'être le gendre un jour.

CALAS.

Je le répete encor, que mon fils vous reſſemble!

Madame CALAS.

Nous n'apercevons pas, mon ami, ce me ſemble,
Que Monſieur Lavaiſſe arrivé d'aujourd'hui
Peut être bien chez nous, mais ferait mieux chez lui.

CALAS.

Oui .. les réflexions quelquefois me ſurprennent,
Et Dieu ſait où ſouvent & comme elles m'entraînent:
Pardon. . . .

LAVAISSE.

Je n'ai jamais paſſé d inſtants plus doux.

CALAS, (*à Roſe.*)

Comment! Roſe, aujourd'hui tu veilles avec nous?

ROSE.

Mais... je ne ſavais pas qu'il fut ſi tard, mon père.

CALAS, (*à Lavaiſſe.*)

Adieu donc.

LAVAISSE.

Demeurez

CALAS, (*à Lavaiſſe.*)

Souffrez qu'on vous éclaire.

(*A Jeanette.*)

Prends ce flambeau, Jeannette.

(*A Lavaiſſe.*)

A demain mon ami.

ROSE.

Oui, Monſieur Lavaiſſe à demain, grand merci
De votre complaiſante & bien bonne lecture.

(*Lavaiſſe ſort éclairé par Jeannette.*)

SCENE II.

CALAS, Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

Ce jeune homme eſt charmant.

ROSE.

Charmant; une figure.....

CALAS.

Honnête! . . .

ROSE.

Douce ! . . .

CALAS.

Un cœur ! . . .

ROSE.

Si tendre ! . . .

CALAS.

Si loyal ! . . .

Des mœurs ! un eſprit. . . .

ROSE.

D'ange ! . . . un caractère. . . .

CALAS.

Egal.

ROSE.

Toujours ſi complaiſant !

CALAS.

Des talens eſtimables,
Et ſans aucun travers des qualités aimables.
Heureuſe celle un jour, dont il ſera l'époux !
Qu'en dis-tu, Roſe ?

ROSE.

Moi ? je penſe comme vous.

(*Ici on entend des cris au dehors*)

CALAS.

Qu'entends-je ? . . C'eſt Jeannette ! . .

ROSE.

Et Monſieur Lavaiſſe !
Je cours. . . .

CALAS, (*à Roſe.*)

Reſtez. . . moi-même. . . .

Madame CALAS.

Ah ! Je ſuis au ſupplice !
Vous expoſer ! O ciel ! ſi ce ſont des voleurs ! . . .

CALAS.

Eh bien, les faut-il ſeuls livrer à leurs fureurs ?

SCÈNE III.

Les mêmes, LAVAISSE & JEANNETTE, *(revenant tout effrayés.)*

JEANNETTE, *(respirant à peine, & tombant sur un siége.)*

Ah! bon dieu! mon cher maître! ah! bon dieu! je suis morte.

LAVAISSE.

Ah! Monsieur!

CALAS.

Qu'avez-vous à crier de la sorte?

LAVAISSE.

Ah! quel affreux malheur! votre fils....

CALAS.

Quoi? mon fils?

Madame CALAS.

Antoine! eh bien?

ROSE.

Mon frère?

LAVAISSE *à Calas.*

Ah! venez.

Madame CALAS.

Je vous suis.

LAVAISSE, *l'arrêtant.*

Non, Madame, restez.

Madame CALAS.

Quel effrayant mistère!

Je veux....

LAVAISSE.

Non... demeurez.... *(à Rose.)* Retenez votre mère, Mademoiselle.

(Il sort avec Calas.)

SCENE IV.

Madame CALAS, ROSE, JEANNETTE.

Madame CALAS.

Ah Dieu! qu'eſt-ce que tout cela? Jeannette, apprenez-moi. . . .

JEANNETTE, *(ſe reculant avec effroi.)*

Rien.... rien.... Il étoit là..... Oh! bon dieu!

ROSE.

Qu'avez-vous?

Madame CALAS.

Ciel! vous glacez mon ame!

JEANNETTE, *(ſe contraignant.)*

Pardon.... ce ne ſera peut-être rien, madame. *(à part, avec effroi.)* O malheureux enfant!

Madame CALAS.

N'enchaînez plus mes pas.... Je veux ſavoir....

JEANNETTE, *(ſe jettant au-devant d'elle.)*

O ciel! vous ne ſortirez pas..... Madame. . . .

Madame CALAS.

Laiſſez-moi.

LAVAISSE, *(appellant en dehors.)*

Jeannette!

JEANNETTE.

L'on m'appelle, Madame, demeurez.... grand Dieu! mademoiſelle, Mademoiſelle, au moins retenez-la toujours....

ROSE.

Oui ma bonne. . . .

LAVAISSE, (*appelant plus fort.*)

Jeannette!

JEANNETTE.

Encore!.... eh bien, j'y cours.

(*à part en s'en allant.*)

Ah! que cela, mon Dieu, nous va causer de peines!

SCENE V.

Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

Ma fille, tout mon sang s'arrête dans mes veines!

ROSE.

De grace, calmez vous... j'entens du bruit, je croi.

Madame CALAS, (*regardant par la fenêtre.*)

Tout le peuple s'attroupe, à ma porte, chez moi!
Que veut dire ceci? ma chère enfant, demeure,
Demeure un seul instant.... je reviens tout-à-l'heure.

ROSE, (*l'arrêtant.*)

Je ne vous quitte pas.... Voici ma bonne....

SCENE VI.

Madame CALAS, ROSE, JEANNETTE.

Madame CALAS.

Eh bien?

JEANNETTE.

Monsieur vient de sortir.

Madame CALAS.

Pourquoi?

JEANNETTE, (*avec embarras.*)

Je n'en sais rien.

Madame CALAS.

La nuit! . . . Et Lavaiſſe?

JEANNETTE.

Ils ſont ſortis enſemble.

Madame CALAS.

Mais pourquoi tous ces cris? ce peuple qui s'aſſemble?

JEANNETTE, (*avec plus d'embarras.*)

Madame. . . .

Madame CALAS.

Parlez-donc? vos ſens ſont interdits!

JEANNETTE.

O ciel! madame.

Madame CALAS, (*vivement.*)

Eh bien!

JEANNETTE.

C'eſt. . . .

Madame CALAS.

Je veux voir mon fils.

JEANNETTE.

Ah! vous n'en avez plus!

Madame CALAS.

Mon fils eſt mort! . . . .

ROSE.

Mon frère!

JEANNETTE.

Hélas! j'aurois voulu plus long-tems vous le taire.

Madame CALAS.

Il n'eſt plus! ô mon fils!

JEANNETTE.

Venez, quittez ces lieux,
Rentrons dans votre chambre. . . .

ROSE.

Antoine!

JEANNETTE, (*hors d'elle même.*)

Juftes cieux !
Mais ne pleurez donc pas ainfi, mademoifelle,
Ménagez votre mère.. . ayez donc pitié d'elle.

ROSE.

Ah ! ma bonne! . . .

JEANNETTE.

Oui ce coup vous eft cruel auffi,
Je le fais.... Oh bon dieu! me voilà feule ici!...
Que faire?... au nom du ciel, ô ma chère maîtreffe,
Venez.....

Madame CALAS.

Ah! quelle main l'enlève à ma tendreffe?

JEANNETTE.

Ce miftère eft horrible; il a quitté ce lieu
Pendant votre lecture, & fans nous dire adieu;
Moi j'ai cru, comme vous, que, felon fon ufage,
Il alloit repofer .... Enfin, à cet étage,
Et monfieur Lavaiffe & moi nous l'avons vu
Le malheureux enfant! fans habit, prefque nu,
Entre la double porte, à deffein rapprochée,
Porté par une corde, au fommet attachée.

Madame CALAS.

Ah! . . . .

JEANNETTE.

. . Perfonne pourtant n'était dans la maifon.
Nous aurions entendu des cris.

Madame CALAS.

Eh! que croit-on?

JEANNETTE.

Qu'il faut qu'au défefpoir il ait livré fon ame,
Et. . . . .

Madame CALAS.

Miférable enfant! . . . .

JEANNETTE.

Plus mort que vif, madame,
Monfieur vient de fortir, & dans l'intention

De faire, je le crois, ſa déclaration;
Il veut qu'en l'attendant, vous & mademoiſelle,
Tâchiez de repoſer..... (*à Roſe.*) Venez, paſſons chez elle;
Cachez vos pleurs ſur-tout. . . .

ROSE.

Je fais ce que je peux.

Madame CALAS.

Repoſer! . . .

ROSE.

Ah! venez, ma mère! . . .

Madame CALAS.

Tu le veux?

JEANNETTE, (*à madame Calas.*)

Allons, appuyez vous ſur moi.

ROSE.

Sur moi, ma mère.

JEANNETTE, (*à part.*)

Quelle nuit. . . .

Madame CALAS, (*à Roſe.*)

Je te ſuis, mais j'attendrai ton père.

(*Elle ſort ſoutenue, d'un côté, par ſa fille, de l'autre, par Jeannette.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAVAISSE, ROSE.

ROSE.

Oui, faites-moi du tout un récit bien fidèle.

LAVAISSE.

Quoi ? l'on vous auroit dit. . . .

ROSE.

Oui. . . .

LAVAISSE.

Quoi, mademoiſelle?

ROSE.

Ne craignez pas mon âge: eh! pour vaincre mon cœur,
J'ai déjà trop reçu la leçon du malheur.
Si jeune !. .. Mais parlez, parlez-moi de mon père....
Ah ! je les contiendrai devant ma pauvre mère,
Ces pleurs qui, devant vous, feront libres du moins,
Puiſqu'ils n'ont que le ciel & vos yeux pour témoins.
Eh ! pour pouvoir aux ſiens les cacher davantage,
Il faut bien, près de vous, que mon cœur ſe ſoulage,
Vous verrez mes douleurs.. .

LAVAISSE.

Je les veux partager.

ROSE.

Oui, vous avez un cœur, vous, fait pour les juger,
Un cœur ſenſible... eh bien! ce peuple en ſa furie
Veut qu'à ſon fils un père ait arraché la vie;
Il accuſe le mien.

LAVAISSE.

Quoi ? vous ſavez cela ?

ROSE.

ROSE.

Ma mère auſſi..... Par-tout on en parle déjà.
Quoi ! lever ſur ſon fils une main ſanguinaire !
Eſt-ce donc bien poſſible ?.... Et lui, lui ce bon père,
Envers tous ſes enfans, doux, généreux, humain,
Qui, tous également nous porta dans ſon ſein;
Vous le connoiſſez, vous; vous lui rendez juſtice;
Et cette nuit encor là, monſieur Lavaïſſe,
Quand ſon malheureux fils, moins à plaindre que nous,
Cherchait, dans le trépas, la paix qui nous fuit tous,
De ſon cœur paternel, vous montrant la bleſſure,
Il verſait, ſur ce fils, les pleurs de la nature,
Et c'eſt lui qu'on accuſe! il gémit loin des ſiens
Dans le fond d'un cachot, ſous de honteux liens!

LAVAISSE.

Il n'y peut demeurer long-tems, mademoiſelle.

ROSE.

Que de coups ont frappé ſon âme paternelle!
Il pleure ! . Et des cruels verſant ſur lui l'affront,
Ont pu déshonorer la douleur de ſon front !
Ils ont pu ſoupçonner qu'un reſpectable père
Pleurât un ſang chéri qu'eût verſé ſa colère!
Ah ! c'eſt trop de revers, monſieur, pour que jamais
Sa tendreſſe & ſon âge en ſupportent le faix!

LAVAISSE.

Non, non, ne craignez rien, cette vile impoſture,
A pour vous, dans ſon ſein, affermi la nature;
Il a fait taire alors le cri de ſa douleur,
Pour faire mieux parler la voix de ſon honneur,
Et m'a paru, vainqueur d'un ſouvenir funeſte,
Oublier ce qu'il perd pour voir ce qui lui reſte:
Je l'ai vu réſigné, noble dans ſon revers,
De lui-même auſſitôt tendre les mains aux fers;
Et ſans fierté, ſans honte, en bute aux traits de rage,
D'un peuple fanatique inſultant ſon paſſage;
De ce peuple égaré, plaignant l'emportement,
Il a vers ſa priſon marché tranquillement.

ROSE.

Comment n'ont-ils pas vu ſur ſon front vénérable
De toutes les vertus l'empreinte reſpectable ?

LAVAISSE.

Du culte dominant, voilà quel eſt le fruit!
Et le grand nombre écraſe ici le plus petit!
Le catholique en nous voit une autre nature:
Nous n'avons, à ſes yeux, ni vertu, ni droiture.
Leur égliſe enfanta ce dogme trop cruel:
„ *Qui vit hors de mon ſein eſt rejeté du ciel.*"
Auſſi, leur cœur d'un crime aiſément nous ſoupçonne,
Nous, nés du même ciel, que ce ciel abandonne!

ROSE.

O juſte Dieu! mais nous, les traitons-nous ainſi?
N'ai-je pas vu cent fois mon pauvre père, ici,
De quelques-uns d'entr'eux ſoulager les miſeres?
Souvent plaindre leur tort, les appeler ſes frères?
Quoi! recevant ſon or, ces méchans en ſecret
Mépriſaient-ils la main qui verſait le bienfait?

LAVAISSE.

Beaucoup, mademoiſelle, oui, la reconnoiſſance,
Pour tel cœur, eſt un poids dont le mépris diſpenſe.

ROSE.

O ciel! j'aime bien mieux notre religion!
On n'y ferme point l'ame, à la compaſſion,
Et l'on y fait du moins plaindre le miſérable.

LAVAISSE.

Etre humain, bienfaiſant; oui c'eſt la véritable.

ROSE.

J'entends ma mere ... adieu.... calmez bien ſon ennui.
(*elle ſort.*)

SCENE II.

LAVAISSE, Madame CALAS, JEANNETTE.

Madame CALAS, (*à Jeannette.*)

Allez, & si quelqu'un me demande aujourd'hui,
Sachez d'abord le nom, & venez....

JEANNETTE.

Oui Madame.

(*Jeannette sort.*)

SCENE III.

Madame CALAS, LAVAISSE.

Madame CALAS.

Que d'attaques, monsieur! c'en est trop pour
mon ame!
Elle y succombera! Tant d'assauts à la-fois
Me peignent comme un songe, hélas! ce que je vois!
Ah! que l'homme, monsieur, est méchant & barbare!

LAVAISSE.

Il est vrai!

Madame CALAS.

Savez-vous, monsieur, ce qu'on prépare?
On vient de me l'apprendre.

LAVAISSE.

Eh! quoi?

Madame CALAS.

C'est peu pour eux,
D'avoir osé flétrir un vieillard vertueux....
De l'intérêt du ciel couvrant leurs calomnies,
Ils osent se parer, pour les voir impunies,

Du voile refpecté de la religion!
„ Mon fils devait le foir faire abjuration,"
Difent-ils, & fon père aveugle & fanatique
„ N'a plus dans fon enfant, rien vu qu'un catholique:
„ Et du fang égaré détruifant le faint nœud,
„ Il a tué fon fils croyant plaire à fon Dieu!"
Quelques-uns vont plus loin; „ c'eft la famille entière,
„ Qui leva fur ce fils une main meurtrière,
Difent-ils," & frappés d'un délire infenfé,
Ils courent, promenant par-tout fon corps glacé
Et, lui faifant des fiens une horrible hécatombe
Au fein de leur églife, ils ont placé fa tombe!

LAVAISSE.

Dieu!

Madame CALAS.

Le cruel enfant, en faits comme en difcours,
Au culte proteftant fut attaché toujours.

LAVAISSE.

Oui, devant nous fouvent il a blâmé fon frère.

Madame CALAS.

Ah! lorfque j'ai quittai mon pays l'Angleterre,
Pour venir époufer Monfieur Calas ici,
Croyais-je que le fort dût m'éprouver ainfi?

LAVAISSE.

C'eft bien fincérement que je vous plains, madame;
Mais cherchez, croyez-moi, des forces dans votre ame,
Le ciel qui vous enlève un de fes plus chers dons,
Vous laiffe autour de vous des confolations,
Et ces chagrins cuifans, dont le poids vous obféde,
Se doivent modérer, puifqu'ils font fans remède.

Madame CALAS.

C'eft ce qui rend pour moi leurs traits plus pénétrans,
Puifqu'ils font éternels, & que la main du temps,
D'aucun baume d'efpoir ne flatte ma bleffure!
Si mon fils, fuccombant au vœu de la nature,
Laiffant fur lui du ciel s'accomplir les décrets...
N'eût point, en fe frappant, devancé fes arrêts,

Dieu me l'avait donné, Dieu pouvait le reprendre,
Alors j'aurais porté mes larmes ſur ſa cendre ;
J'aurais pleuré mon fils en enviant ſon ſort;
Mais ſans gémir ſur lui du crime de ſa mort!

LAVAISSE.

Calmez-vous, c'eſt Jeannette.

Madame CALAS.

Eh quoi ? que me veut-elle ?
Qu'eſt-ce ?

SCENE IV.

Les mêmes, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Un monſieur, madame, eſt là-bas....

Madame CALAS.

Qui s'appelle ?

JEANNETTE.

Annoncez, m'a-t-il dit, le Capitoul.

Madame CALAS.

Grand Dieu !

JEANNETTE.

Faut-il le renvoyer ?

LAVAISSE, *(à madame Calas.)*

Qu'avez-vous?

Madame CALAS.

En ce lieu,
Le Capitoul !

LAVAISSE.

Eh bien, madame, il faut l'entendre.

Madame CALAS.

Cette viſite au moins a droit de me ſurprendre!....

Quand vous ſaurez.... que dire en l'état où je ſuis?
(à Lavaiſſe.)
Ah! ne me quittez pas, car j'ai beſoin d'appuis!

JEANNETTE.

Ferai-je monter?

Madame CALAS.

Oui. . . .
(Jeannette ſort.)

SCENE V.

Madame CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

Quelle crainte nouvelle?

Madame CALAS.

La cauſe de mon trouble eſt aſſez naturelle!
Cet homme en moi rappelle un chagrin effacé,
Et remet ſous mes yeux l'image du paſſé;
Nous arrivions de Londres.... une inſulte publique
Faite à deux proteſtans, & par un catholique,
Partageant cette ville entre deux factions,
Y rallumoit le feu de nos diſſenſions:
Bleſſé dans ſon parti, Calas prit ſa défenſe;
D'une ame courageuſe, il repouſſa l'offenſe,
Contre le capitoul, de ces faits rapporteur,
Il s'éleva peut-être avec trop de chaleur!
Celui-ci, pour l'honneur du culte qu'il profeſſe,
Altérait ou taiſait les faits avec adreſſe;
Calas l'en fit rougir, & l'on vit à ſa voix
Nos proteſtans vainqueurs pour la première fois.
Je crains que cette injure aujourd'hui retracée
Dans ſon cœur par le temps ne ſoit point effacée.

LAVAISSE.

Nous allons l'écouter, il peut beaucoup ici!
J'ai peine à ſoupçonner qu'un juge. . . le voici.

SCENE VI.

Les mêmes, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL.

Mon abord vous étonne ? & je le crois sans peine,
C'est votre intérêt seul qui près de vous m'amène.
L'himen & la nature en ce double malheur
Sont ou glacés de crainte, ou müets de douleur....
Epouse infortunée, & malheureuse mère
Acceptez mes regrets sur le fils, sur le père.

Madame CALAS.

J'accepte vos regrets sur mon fils : mon époux
Ose attendre, monsieur, autre chose de vous ;
Ce n'est point un regret signe de l'impuissance,
Mais justice & soutien qu'on doit à l'innocence.

LE CAPITOUL.

Puissé-je exercer seul ma justice sur lui,
Vos craintes sur son sort finiraient aujourd'hui.

Madame CALAS.

Je ne crains rien, monsieur.

LE CAPITOUL.

Je respecte sans doute,
L'homme qui vous est cher.... mais hélas !.... il
m'en coûte,
Quand je vous vois nourrir tant de sécurité,
D'apporter devant vous la triste vérité.

Madame CALAS.

Vous le soupçonnez ?

LE CAPITOUL.

Moi ! ... m'en croyez-vous capable ?
Non... une voix puissante & toujours respectable,
La voix du peuple enfin l'accuse & ....

Madame CALAS.

Oui, je sais

Qu'un religieux zèle arme ces infenfés,
Que contre un proteftant de pieux catholiques,
Cherchent à rallumer leurs torches fanatiques:
Mais voir un capitoul, ainfi que je vous vois,
Juftifier ce peuple & nous vanter fa voix,
C'eft là ce qu'entre nous, j'étais bien loin d'attendre.

LE CAPITOUL.

Je vois que clairement il faut me faire entendre,
Des témoins ont parlé, madame. . . .

LAVAISSE.

Des témoins!

Madame CALAS.

Il ont vu mon époux? . . .

LE CAPITOUL.

Mais ils l'ont dit du moins.

Madame CALAS.

Il ont dit que du fang bravant la loi facrée,
Il porta fur fon fils fa main dénaturée?

LE CAPITOUL.

Ils ofent dépofer bien plus encore:

Madame CALAS.

Eh quoi!
Quels menfonges nouveaux?

LE CAPITOUL.

Il eft affreux pour moi
De dévoiler ici l'horreur de ce miftère;
Plaignez-moi d'exercer un cruel miniftère:
Ah! que n'ai-je point fait pour détourner de vous
Un foupçon. . . .

Madame CALAS.

Répandu fur moi, fur mon époux?
Ah! pour moi ce foupçon qu'avec lui je partage
Eft un honneur, monfieur, & non pas un outrage.

LE CAPITOUL.

Mais vous ne favez pas, eft c'eft là ma frayeur,
Que beaucoup ont offert de prouver. . . .

Madame CALAS.

Oui, monſieur ?
Ils ont offert la preuve, & ſans doute elle eſt ſûre ;
Mais ce qui vous effraye, eſt ce qui me raſſure.
La preuve ſe détruit & non pas le ſoupçon ;
L'un ſemant les erreurs & la prévention,
Laiſſe après lui ſouvent une trace infidelle ;
L'autre ne permet plus de doutes après elle.

LE CAPITOUL.

Ils vous nomment, madame, ils accuſent, dit-on,
Un jeune homme avec vous dont j'ignore le nom.

LAVAISSE, (*vivement.*)

Lavaiſſe : c'eſt moi. . . .

Madame CALAS, (*à Lavaiſſe.*)

Que venez-vous de faire ?
(*au capitoul.*)
Monſieur, n'impliquez pas dans cette horrible affaire
Un honnête jeune homme, hélas ! aſſez puni,
Puiſqu'il pleure en mon fils la perte d'un ami.
Défendez-le plutôt.

LE CAPITOUL.

Vous devez bien comprendre
Que s'il était quelqu'un que je puſſe défendre,
Ce ſerait vous d'abord ; mais je n'ai que ma voix,
Et ma voix n'eſt plus rien devant celle des lois :
Le décret cependant lancé la nuit dernière
Frappait ſur votre époux, ſur ſa famille entière ;
J'ai pour vous obtenu que ce même décret
Juſqu'à cet entretien demeurât ſans effet.

Madame CALAS.

Qu'on l'exécute donc, vous m'avez entendue ;
La grace eſt pour le crime, elle ne m'eſt point due,
Uniſſez-moi, monſieur. . . .

LAVAISSE.

Monſieur, uniſſez-nous
Au deſtin de Calas. . . .

Madame CALAS.

Aux fers de mon époux;
Mais que je fois la feule, il faut que je l'obtienne.

LAVAISSE.

Non, ne féparez point leur caufe de la mienne.

LE CAPITOUL.

Votre époux va donc être interrogé d'abord;
De ce qu'il répondra doit dépendre fon fort.

Madame CALAS.

Et le mien!... oui, monfieur... ou ma mort ou fa vie.

LE CAPITOUL.

Je dois de l'entretien compte à ma compagnie,
Je le vais rendre; après on vous informera
De l'heure où devant vous votre époux paraîtra.
(Il fort.)

SCENE VII.

Madame CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

Cet homme là, madame, & je crois m'y connaître,
Vous eft peu dévoué quoiqu'il feigne de l'être;
Il eft né catholique, & nous nés proteftans;
Crime hors de pardon chez ces fortes de gens;
M'en croirez-vous?

Madame CALAS.

Parlez.

LAVAISSE.

Je vois le train des chofes,
L'effet peut être affreux fi l'on ne court aux caufes.

Madame CALAS.

O ciel!

LAVAISSE.

Ecoutez-moi, mais fans vous effrayer:

Le peuple, en cette ville eſt ignorant, altier,
Vain, ſuperſtitieux; ici dans chaque égliſe,
Tous les ans, à grands frais, ce peuple ſolemniſe
Le jour, le jour horrible où des monſtres chrétiens
S'abreuvèrent du ſang de leurs concitoyens;
Nous touchons à ce jour!... Déjà des fanatiques
Courent la torche en main, heurlant d'affreux cantiques;
Et par le ſouvenir de cette antique horreur,
Peuvent ſur nous du peuple appeler la fureur.

Madame CALAS.

Ah! d'un mortel effroi vous me voyez ſaiſie!

LAVAISSE.

Détournons loin de nous leur ſainte frénéſie.
Des partis exaltés, on ſait l'emportement,
Avant qu'ils ſoient formés, preſſons le jugement.

Madame CALAS.

Ah! comment expier vos peines?... Plus j'y penſe...

LAVAISSE.

Partager votre ſort, ſera ma récompenſe.
Que vois-je?... Roſe accourt l'effroi peint ſur le front.

SCENE VIII.

Les mêmes, ROSE.

ROSE.

Ah! monſieur Lavaiſſe!... Ah ma mère!

Madame CALAS.

Quoi donc?
Et quel nouveau malheur?

ROSE.

Ah! j'ai peine à vous rendre
Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre.

Madame CALAS.

Roſe, remettez-vous, & parlez.

ROSE.

A l'inſtant
Où le Capitoul ſort, un homme qui l'attend,
Un homme que j'avais vu d'abord à ſa ſuite,
Lui parle; appelle après ma bonne; elle me quitte,
Court; je la laiſſe aller, & cependant des yeux,
Mais ſans trop de deſſein je les ſuis tous les deux:
J'obſerve ce monſieur, qui lui parle à l'oreille,
J'écoute: „oui, lui dit-il, oui, je vous le conſeille
„ Prenez garde". Plus bas il parle quelque temps,
Puis je ſurprends ces mots: „quittez ces proteſtants".

Madame CALAS.

Quittez ces proteſtans!

ROSE.

Puis il pourſuit ſa route.
Moi je les ſuis toujours, ſans qu'aucun d'eux s'en doute;
Ils ſe parlent encor, du geſte & de la voix,
Leur entretien m'échappe.... A la fin je le vois,
Lui, tirant de ſa poche, & montrant à ma bonne
Une bourſe....

Madame CALAS.

O grand Dieu!

LAVAISSE.

Se peut-il?

ROSE.

Qu'il lui donne.

Madame CALAS.

Qu'elle prend?

ROSE.

Dans la ſienne elle enferme ce don
Et tous deux auſſitôt ſortent de la maiſon.

Madame CALAS.

Enſemble?

ROSE.

Lui d'abord.

Madame CALAS.

Non : ce trait là me paſſe ;
Je conçois tout plutôt qu'une action ſi baſſe !
Une femme, monſieur, depuis plus de quinze ans,
Comblée ici de ſoins, d'égards & de préſens !
Et qui parut toujours idolâtrer ſes maîtres !
A qui donc ſe fier ?

LAVAISSE.

L'or produit bien des traîtres !
Et la religion plus puiſſante que l'or,
Souvent dans cette ville en a fait plus encor :
Ce Capitoul & lui, je crois, d'intelligence,
L'attaquent par la crainte & par la récompenſe ;
Piéges uſés, mais ſûrs, où le faible ſe prend !
On l'effraye ; il tient bon : mais l'or brille, il ſe rend.

Madame CALAS.

Elle ne ſemblait point avide, je vous jure :

LAVAISSE.

Mais cette bourſe, enfin ?

Madame CALAS (*à Roſe.*)

Roſe, êtes-vous bien ſûre ?

ROSE.

Mon Dieu ! je les ai vus tout comme je vous voi,
Ma mère, ſans cela, l'accuſerais-je, moi ?

Madame CALAS.

Les monſtres ! Ah... venez... mon ame eſt déchirée !...
Allons voir, ſi, peut-être, elle n'eſt pas rentrée.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(Le théâtre repréſente la ſalle de l'interrogatoire, dans le fond les ſiéges des conſeillers, élevés ſur gradins ; celui du Capitoul au milieu, une table ſur l'un des côtés pour le greffier.)

SCENE PREMIERE.

LE CAPITOUL, DEUX HUISSIERS.

LE CAPITOUL.

(Regardant un moment les papiers qui ſont ſur la table.)

(aux huiſſiers.)

Meſſieurs, envoyez-moi, s'il vous plaît, l'aſſeſſeur ;
Il eſt, je crois, au greffe.... amenez-le....

UN HUISSIER.

Oui, monſieur.

(Les Huiſſiers ſortent.)

SCENE II.

LE CAPITOUL, *ſeul.*

L'aſſeſſeur eſt un homme emporté, ſanguinaire,
De la juſtice ami ; mais la voulant ſévère,
Son eſprit faſciné, rempli de paſſion,
Confond le crime enſemble & l'accuſation ;
Le culte emporte tout dans ſon cœur fanatique
Et tout homme eſt jugé qui n'eſt pas catholique,
Voilà ce qu'il me faut.... Au train de tout ceci,
On dirait que le mal a des aîles ici.

Tu m'outrageas Calas! & ton nom ſeul m'offenſe;
On t'accuſe! eſt-ce à moi de prendre ta défenſe?
Non ſans doute ... O deſtin! tu ne prévoyais pas
Quand tu l'as emporté, miſérable Calas!
Que dans moi quelque jour tu trouverais ton juge;
Je le ſuis.... Où ſerait, à préſent, ton refuge?
Les traits de la vengeance en mon cœur amaſſés,
Par le tems deſtructeur ne ſont point émouſſés...
Ce temps qui les aiguiſe en attendait l'uſage.
Du reſte aucun reproche, & c'eſt ton ſeul ouvrage,
Calas; je n'ai pu, moi, contre toi ſuſciter
Ces accuſations..... dont je vais profiter:
Cette juſte fureur qu'alimente ma haine,
Sans ton crime peut-être, eut toujours été vaine:
Et c'eſt au nom du culte, à l'ombre de la loi,
Que les vengeant tous deux, je ne venge que moi.

SCENE III.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR, LES HUISSIERS.

L'ASSESSEUR.

Me voici.

LE CAPITOUL.

Bon.

(aux Huiſſiers.)

Meſſieurs, au coup de la ſonnette.
Qu'on entre.... laiſſez-nous.

(Les Huiſſiers ſortent.)

SCENE IV.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR.

LE CAPITOUL, *(avec hypocriſie.)*

L'affaire n'eſt pas nette,
Mon très cher Aſſeſſeur, elle eſt fâcheuſe!

L'ASSESSEUR.

Hé quoi!
Bon! Pour ces proteftans? Tant-pis pour eux, ma foi!

LE CAPITOUL.

Vous avez, dites moi, vu les charges?

L'ASSESSEUR.

Terribles.

LE CAPITOUL.

Un père! contre un fils! quels fentimens horribles!
Egorger fon enfant qui veut fe convertir!
Qu'en dites-vous?

L'ASSESSEUR.

Le crime. . . .

LE CAPITOUL.

A le bien réfléchir,
Eft peu croyable au fond?

L'ASSESSEUR.

Oui, chez un catholique.
Mais. . . . . . .

LE CAPITOUL.

Sans doute: avec moi que votre cœur s'explique....
Ainfi vous croyez donc ce vieillard?

L'ASSESSEUR.

Criminel.

LE CAPITOUL.

Il le faut, puifqu'un peuple entier le juge tel.

L'ASSESSEUR.

Coupable, je le dis, coupable!

LE CAPITOUL.

Oui; c'eft peut-être
Bien vu.

L'ASSESSEUR.

Soyez tranquile, oh! je fais m'y connaître,
Devant trente témoins il vient d'être entendu,
Et vous avez pu voir comme il s'eft défendu.

LE CAPITOUL.

C'eſt vrai; mais, à ma honte ici je le confeſſe,
Je penſais qu'un vieillard. . . .

L'ASSESSEUR.

Fi donc, pure faibleſſe
Monſieur le Capitoul! oh! vraiment je vois bien
Que vous connaiſſez peu tous ces hommes de bien
Qui du dogme coupable embraſſent l'impoſture;
Dans leur religion, Monſieur, point de nature,
Point de nature.

LE CAPITOUL.

O Dieu! les monſtres! . . .

L'ASSESSEUR, (*avec confidence.*)

Entre nous
Le père eſt-il tout ſeul, dites, le penſez-vous
Coupable là dedans?

LE CAPITOUL.

Ce jeune homme. . . .

L'ASSESSEUR.

Et la mère?

LE CAPITOUL.

Oh!

L'ASSESSEUR.

Oh! pour être juſte, il faut être ſévère.
Vous avez, tout-à-l'heure, en dépit de mes vœux,
Fait ſuſpendre un décret par nous lancé contr'eux,
Cette molleſſe-là ne vaut rien pour le crime.

LE CAPITOUL.

Appaiſez-vous, pour Dieu, pareil zèle m'anime;
Vous avez pu le voir; n'ai-je pas avant vous
Contre lui de l'égliſe armé le ſaint couroux?
Du ſacré monitoire invoquant les vengeances,
J'ai ſu tirer les faits du fond des conſciences.

L'ASSESSEUR.

Oui: même, & l'on vous doit d'avoir fait, prudemment,
Publier ce ſaint acte *à charges* ſeulement.

C'eſt juſte !... un tel décret, à coup ſûr, ne ſe lance
Que pour trouver le crime & non pas l'innocence.
Oui.. c'eſt une reſſource aux cas embaraſſans;
Et, ſur les cœurs toujours ſes effets ſont puiſſans!

LE CAPITOUL.

Oui.... mais quant à ſa femme on la dit eſtimable!

L'ASSESSEUR.

Ah! nous verrons.

LE CAPITOUL.

Je crois qu'elle n'eſt point coupable
Aſſeſſeur.

L'ASSESSEUR.

Non?

LE CAPITOUL.

Non.

L'ASSESSEUR.

Soit: pour ſon époux?

LE CAPITOUL, (*avec hypocriſie.*)

Pour lui?
Nous ſommes vous & moi ſes juges aujourd'hui.....

L'ASSESSEUR.

Nous jugerons.

LE CAPITOUL.

On dit que votre cher confrère
Le conſeiller la Salle a mal vu cette affaire,
Qu'il défend ce vieillard?

L'ASSESSEUR.

Colluſion entr'eux
Monſieur le Capitoul, cela frappe les yeux.

LE CAPITOUL.

Non c'eſt aller trop loin; je crois malgré vos doutes
Qu'il a vu cette affaire ainſi qu'il les voit toutes:
C'eſt un étrange eſprit, jugeant ſelon ſes ſens,
Qui voit les accuſés preſque tous innocens.

L'ASSESSEUR.

Pauvre juge en effet qui ne croit pas aux crimes!
Nous irions loin vraiment en ſuivant ſes maximes.

LE CAPITOUL.

Oui, mais ce conſeiller nous donnera du mal.

L'ASSESSEUR.

Hé bien! que fera-t-il ſeul, contre un tribunal?

LE CAPITOUL.

Répondez-vous? . . . .

L'ASSESSEUR.

De tous. . .

LE CAPITOUL.

Son adreſſe eſt extrême!

L'ASSESSEUR.

Contre ces proteſtans notre haîne eſt la même.

LE CAPITOUL.

Il faut un grand exemple!

L'ASSESSEUR.

Oui ſans doute: & nos loix
Doivent venger le culte outragé tant de fois.

LE CAPITOUL.

C'eſt un but, tout enſemble, & juſte & politique!...
J'oubliais . . . . leur ſervante, ardente catholique!
Va dépoſer ici . . .

L'ASSESSEUR.

Contr'eux?

LE CAPITOUL.

Dans un moment.

L'ASSESSEUR.

Bon! . . . & vous, croyez-vous le vieillard innocent!

LE CAPITOUL.

Je vais ſonner. . . .

(*Il ſonne.*)

SCENE V.

LE CAPITOUL, L'ASSESSEUR, Monſieur DE LA SALLE, pluſieurs CONSEILLERS, deux GREFFIERS, deux HUISSIERS d'audience.

(Le Capitoul & les conſeillers prennent leur place, les greffiers s'aſſeyent à la table, les huiſſiers debout l'un à la porte, l'autre dans l'intérieur.)

LE CAPITOUL.

Meſſieurs, l'objet qui nous raſſemble
Pour la premiere fois nous voit ſiéger enſemble.
Un crime à nos ayeux étranger autrefois
Sans exemple chez eux, y dût être ſans loix;
Et du bien & du mal la ſcience incertaine
Où n'eſt point le délit ne peut prévoir la peine.
Il n'appartenait donc qu'à notre ſiécle, à nous,
Ou pour être plus juſte envers ce ſiécle & vous,
Il n'appartenait donc qu'à cette ſecte impie
Chez nous tantôt ſoufferte & tantôt pourſuivie,
Qui ſur nos échafauds, au milieu de nos feux
A verſé tant de fois un ſang infructueux,
De l'homme & de l'autel bleſſant le privilége,
De produire en ſon ſein un monſtre ſacrilége,
L'effroi de la nature & de l'homme & de Dieu!
Celui qu'en criminel on amène en ce lieu,
Touche à l'âge où les ſens, qu'un feu plus lent anime,
N'ont plus cette vigueur que demande un grand crime:
Mais l'âge, quand le corps ſçût réſiſter aux ans,
De l'homme vicieux endurcit les penchans,
Lui rend de ſes forfaits la pente plus facile,
Et de ſes traits ſouvent lui fait un maſque utile!
Voilà l'homme, meſſieurs, qui s'offre devant vous,
Marchant au parricide avec un dehors doux,
De toutes les vertus offrant l'empreinte auguſte,
Criminel & portant le front ſerein du juſte;

Et teint du ſang d'un fils par ſon bras égorgé,
Pleurant ce même fils. . . qui doit être vengé.

M. DE LA SALLE.

Monſieur le Capitoul, ſouffrez que ma juſtice
Rappelle un magiſtrat au vœu de ſon office;
En eſt-ce, dites-moi, le langage & le cœur?
Etes-vous du vieillard, ou juge ou délateur?
Si vous vous abaiſſez au ſecond perſonnage
Quittez les fleurs de lys, venez en témoignage:
Juge? exempt d'injuſtice & de prévention,
Soyez pur dans le fait, pur dans l'intention;
Plaignez, n'outragez pas le mortel miſérable
Qu'un oubli d'un moment a pu rendre coupable:
Voyez l'homme toujours où fut le criminel;
Et rempliſſant ſur lui votre devoir cruel,
Dans cet homme qui meurt pleurez votre ſemblable.
Des rigoureuſes lois miniſtre redoutable,
Devançant à-la-fois & preuve & jugement
Votre bouche déjà parle de châtiment!
Et du prêtre & du juge affectant l'exercice,
Dicte au nom de l'autel l'arrêt de la juſtice!
Penſez-vous, de l'autel franchiſſant les degrés,
Rendre vos jugements plus ſûrs ou plus ſacrés?
D'un ſanglant monitoire épouvantant les ames,
Pourquoi du fanatisme attiſez-vous les flammes?
Sur ce peuple à l'erreur ſe laiſſant emporter,
Si prompt à la ſaiſir, ſi lent à la quitter,
Et dont la vertu même eſt un excès à craindre,
Pourquoi ſouffler des feux que vous devez éteindre?
Vous, juges de Calas, ſes bourreaux aujourd'hui,
Vous allez mendier des témoins contre lui!
Par un rafinement odieux, condamnable,
Vous n'admettez que ceux qui le diront coupable!
Et dans ſon ſang déjà courant baigner vos bras,
Vous conſacrez le culte à des aſſaſſinats!

L'ASSESSEUR.

Monſieur! . . .

M. DE LA SALLE.

(au Capitoul.)

J'ai dit le mot. . . vous, quel ſoin vous anime?

Vous parlez de ses traits : il s'agit de son crime;
Criminel, innocent, c'est je crois sur les faits
Que vous devez juger, & non pas sur ses traits;
C'est là, non dans l'erreur d'une vaine science,
Qu'il faut chercher son crime ou bien son innocence.

L'ASSESSEUR.

Nous savons tout cela.

M. DE LA SALLE.

Je le crois Assesseur.

L'ASSESSEUR.

Mais l'extrême justice est l'extrême rigueur.

M. DE LA SALLE.

Quels sentimens! Sachez . . .

L'ASSESSEUR.

Sachez que la clémence
Est des crimes nouveaux l'éternelle semence!

M. DE LA SALLE.

Ignorez-vous, du juge abjurant tous les droits,
Que la pitié, monsieur, est la vertu des lois?

L'ASSESSEUR.

Maxime de Rhéteur! vaine philosophie
Par qui tout se pardonne & tout se déifie!
L'indulgence vraiment sied bien aux magistrats!
C'est l'esprit tolérant qui détruit les Etats!
Le règne des vertus cesse où le sien commence.
Et toujours la douceur enhardit à l'offense.
(*au Capitoul.*)
Mais notre temps est cher!.... vous plait-il d'ordonner
Que l'accusé paroisse?

LE CAPITOUL, (*aux Huissiers.*)

Oui, l'on peut l'amener.

SCENE VI.

Les mêmes, CALAS.

(Il eſt amené par deux géoliers; il s'aſſied aux pieds des juges, de côté, ſur ce qu'on nomme la ſcellette.)

M. DE LA SALLE, *(à Calas)*

Aſſeyez-vous, monſieur.

CALAS, *(à part.)*

Dieu! ſoutiens mon courage!

L'ASSESSEUR.

Bon. . . monſieur le greffier, parlez.

LE GREFFIER, *(à Calas.)*

Dites votre âge.

CALAS.

Mes ſoixante-huit ans ſont déjà révolus:
Je les ai donnés tous à l'amour des vertus,
Aux ſoins de mes enfans, au bonheur de leur mère,
Hélas! devais-je un jour tant gémir d'être père!

M. DE LA SALLE, *(à part.)*

Ah! mon cœur s'attendrit devant ſes cheveux blancs!

(à Calas)

On va lire l'enquête, affermiſſez vos ſens,
Monſieur, & répondez à tout avec franchiſe.

CALAS.

Des coups qu'on m'a portés mon ame eſt peu remiſe,
Mais il me reſte au moins cette tranquillité,
Le prix de l'innocent qui dit la vérité.
Des hommes quelquefois la juſtice ſommeille,
Celle d'un Dieu vengeur eſt là qui toujours veille.
Je répondrai, meſſieurs, plein de ce ſentiment,
Comme l'homme à ſon Dieu dans ſon dernier moment.
On m'accuſe: innocent, c'eſt peu pour moi de l'être,
Je dois à mes enfans le ſoin de le paroître;

Je défends donc pour eux, & pour leur mère, hélas!
Des jours que pour moi ſeul je ne défendrais pas;
Mon fils vient d'expirer par un trépas horrible!
Je pleure & ſur ma perte & ſur ſa fin terrible:
Et de ces pleurs amers quand mes yeux ſont mouillés,
Du ſang de ce cher fils on croit mes bras ſouillés!
Ce ſeul penſer m'accable, & mon ame abattue
Verrait céder ſa force à ce coup qui la tue,
Si mes autres enfans dans cette ame aujourd'hui
Plus forts que mon fils mort n'y triomphaient de lui.

M. DE LA SALLE, (*à part.*)

Veille ſur ce vieillard, ô céleſte juſtice!

L'ASSESSEUR.

Qu'il réponde; & ſachons s'il a quelque complice.

CALAS.

Je ſuis, je vous l'ai dit, innocent. . . .

L'ASSESSEUR.

C'eſt un point . . .

CALAS.

Peut-il être un complice où le crime n'eſt point?

L'ASSESSEUR.

Un délit eſt commis, il faut répondre, on nomme
Votre famille. . . .

CALAS.

O ciel!

L'ASSESSEUR.

On ſoupçonne un jeune homme.

CALAS.

Quelle horreur! Lavaiſſe?

L'ASSESSEUR.

Oui, monſieur le Greffier,
Pour qu'il n'en doute pas, liſez l'article entier.

LE GREFFIER, (*il lit.*)

„ Diſant (1), &c. que dans cette affreuſe exé-

(1) Tout ce que lit le Greffier a été copié dans l'enquête même.

„ cution il fut aidé par des gens qu'on n'a pu
„ reconnaître, mais que c'était ſans doute ſa
„ famille & un jeune homme de leur religion".

CALAS.

Lavaiſſe! ô mon Dieu!

L'ASSESSEUR.

Lui! lui!

CALAS.

La douceur même!
Jeune homme que par-tout l'on eſtime, l'on aime,
Lui, l'ami de mon fils, venu pour l'égorger!
Ah!

LE GREFFIER, (*il continue*)

„ Que la religion proteſtante ordonne aux pères
„ & mères d'étrangler leurs enfans, quand ils
„ veulent ſe faire catholiques".

CALAS.

Nous vous reſpectons, pourquoi nous outrager?
Antoine catholique! ô grand Dieu! quel blasphême!
Il n'y penſa jamais, meſſieurs; & quant bien même,
Comme un de mes enfans près d'ici retiré,
Il ferait vrai, meſſieurs, qu'Antoine eût abjuré;
J'ai fait depuis ce temps une rente à ſon frère;
Malgré ſon changement, je fus toujours ſon père,
La nature s'eſt donc endurcie en mon ſein?
Le bienfaiteur de l'un, de l'autre eſt l'aſſaſſin!....
Hélas! père une fois, ſe laſſe-t-on de l'être?
Notre religion, ſachez mieux la connaître,
D'un père contre un fils n'arme jamais le bras;
Excuſe, plaint l'erreur, mais ne la punit pas:
Notre religion n'eſt que la tolérance.
De mes fils une femme a dirigé l'enfance,
Catholique zélée, elle a vu que chez moi
L'on conſultait les mœurs, l'homme, & non pas ſa foi;
C'eſt elle qui d'un fils changeant la loi première,
Lui fit tourner les yeux vers une autre lumière;
J'aurais dû la punir, la chaſſer à l'inſtant:
Elle eſt à mon ſervice, & j'en ſuis fort content.

L'ASSESSEUR.

Sa dépofition par vous eft acceptée?

CALAS.

Oui fans doute.

L'ASSESSEUR.

Elle va vous être confrontée.

CALAS.

Je l'attends,

L'ASSESSEUR, (*au Greffier*)

Bon. . . . lifez ce qui fuit:

LE GREFFIER, (*il lit.*)

„ Que le fieur Calas, quelques femaines aupara-
„ vant, menaça fon fils, en lui difant: fi tu
„ ne changes pas de religion".

CALAS.

Quelle horreur!

L'ASSESSEUR.

Eh bien, n'avez-vous rien à répondre?

CALAS.

Monfieur,
Je fuis père; faut-il voir mon ame réduite
A dévoiler d'un fils les torts & l'inconduite,
Quand un trépas cruel vient de les expier,
Et flétrir mon enfant, pour me juftifier?
Oui, j'ai verfé fur lui mes larmes paternelles,
(Croyais-je que fa mort les dût rendre éternelles!)
Oui, j'ai pleuré mon fils, je ne le cèle pas,
Ce fils perdu pour moi bien avant fon trépas,
Quand des fureurs du jeu fon ame dévorée
Voyait fuir chaque jour fa raifon égarée;
Du jeu, dont les revers font encore l'aliment,
Dans fon fang nuit & jour l'ardeur fe rallumant,
Satisfaite fans ceffe & jamais affouvie,
Séchoit depuis long-temps les fources de fa vie:
Souvent perdant fon cœur, fa fortune & fon temps,
Il rapportait chez moi des chagrins plus brûlans:
Là, fuyant tout repos, des plus fombres ouvrages,
D'un œil, d'un cœur avide, il dévorait les pages,

Ceux qui du fuïcide imprudens zélateurs
Ont défendu fa caufe, étaient tous fes auteurs.
„ Oui l'âme difait-il, oui l'ame fouveraine,
„ Peut du corps fon efclave ofer rompre la chaîne;
„ Dès qu'elle s'y déplaît peut quitter fa prifon".
Un jour.... & depuis trois abfent de la maifon,
Ce malheureux enfant fans donner de nouvelles,
Nous laiffait tous fur lui dans des peines mortelles;
Ce jour.... il rentre enfin.... dès que je l'apperçoi
Je cours à fa rencontre, & fa mère avec moi:
Son air & fon état, tout était déplorable!
„ Comme te voilà fait! lui dis-je, miférable!
„ As tu penfé, boureau d'un père & de tes jours,
„ Que ce train-là, dis moi, pourra durer toujours?
„ Retire-toi; mais fonge à changer de conduite,
„ Ou bien de tes écarts, je t'apprendrai la fuite.
J'entendais, & fa mère ici peut l'affirmer,
Obtenir l'ordre, un jour, de le faire enfermer.
Mon vœu fût qu'il changeât (que n'a-t-il pu le fuivre!)
Non de *religion*, mais de *façon de vivre*,
Et je n'ai pu vouloir lui faire renoncer
Un culte que jamais il n'a dû profeffer!

M. DE LA SALLE.

Bon. Monfieur le Greffier, fongez à tout écrire.

L'ASSESSEUR.

Monfieur fait fon devoir.

LE CAPITOUL, (*à un des Huiffiers.*)

Vous pouvez introduire
Sa femme, & ce jeune homme.

SCENE VII.

Les mêmes, Madame CALAS, LAVAISSE.

LE CAPITOUL, (*à Madame Calas.*)

Approchez

Madame CALAS.

Cher époux!
Toi dans les fers!

CALAS.

Ah Dieu! Lavaiſſe c'eſt vous!
Pour être mon ami, combien il vous en coûte!

L'ASSESSEUR.

On n'en finira pas, pour peu qu'on les écoute:
Allons, ſéparez-vous..... Il s'agit bien ici
De toutes ces pitiés & d'époux & d'ami.

M. DE LA SALLE.

J'obſerve, ſur le fait, meſſieurs, qu'on vient de lire
(Montrant Calas.)
Que ce qu'a dit monſieur me ſemble le détruire.

L'ASSESSEUR.

Plus de coupable, alors qu'il peut tout récuſer.

M. DE LA SALLE.

Plus d'innocent, alors qu'il ſuffit d'accuſer.

L'ASSESSEUR.

Ce n'eſt pas le témoin qu'il faut croire; ſans doute,
Oui; c'eſt le criminel.

M. DE LA SALLE.

Eſt-ce qu'il vous en coûte
De n'avoir pas toujours des crimes à punir?
Condamner eſt-il donc un beſoin, un plaiſir?
Où la néceſſité de juger vos ſemblables,
En fait-elle un devoir de les trouver coupables?

L'ASSESSEUR.

Paſſons.... *(à Lavaiſſe.)* D'où venez-vous? Parlez.

LAVAISSE.

De Bordeaux.

L'ASSESSEUR.

Bon.
Arrivé le matin?

LAVAISSE.

Non, le ſoir. . . .

L'ASSESSEUR.

Votre nom?

LAVAISSE.

Lavaiſſe.

L'ASSESSEUR.

Il ſuffit : parent, ami du père ?

LAVAISSE.

Ami jufqu'à la mort.

M. DE LA SALLE.

Que ce ton vous éclaire,
Meſſieurs. . . . .

L'ASSESSEUR.

Par quel hazard vous êtes-vous trouvé ?

LAVAISSE.

Je vous ai dit, monſieur, que je ſuis arrivé,
Ce jour-là, de Bordeaux, après un mois d'abſence,
Chez ſes amis; ſans crime on peut ſouper je penſe ?

L'ASSESSEUR.

Mais ſes accuſateurs vous ſoupçonnent, vous.....

LAVAISSE.

Moi !
Ces témoins ſont donc gens de bien mauvaiſe foi !
Qui l'accuſe, monſieur, doit m'accuſer de même :
Soupçon n'eſt pas le mot : notre crime eſt le même ;
Et je ſuis, en effet, coupable.... comme lui.
(*avec une ironie amère.*)
Je ſuis exprès venu pour tuer mon ami !
Un père malheureux ; mais le plus tendre père,
Etoufant de ſon cœur la voix toujours ſi chère,
A, de ſes faibles mains, pendu ſon propre fils !
Et, ce fils de vingt ans, ſans murmures, ſans cris,
Sous la main des boureaux, victime obéiſſante,
Leur a tendu, ſans doute, une tête innocente ?
Et cette horrible ſcène, & ce crime inoui,
Ailleurs, ſi peu croyable, eſt naturel ici !
Ces dépoſitions. . . . .

L'ASSESSEUR.

Ont droit de vous confondre ;
Mais ; ſur un autre ton, monſieur, il faut répondre.

LAVAISSE.

Mais, fur un autre ton, il faut interroger,
Les malheureux qu'on n'a jamais droit d'outrager.

SCENE VIII.

Les mêmes, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, (*à demi-voix, au Capitoul.*)

Monfieur, cette fervante eft là.

LE CAPITOUL.

Bon. Qu'elle approche.

(*à Calas.*)

Vous n'avez à fournir contr'elle aucun reproche?

CALAS.

Non.

Madame CALAS, (*à demi-voix, à fon mari.*)

Ne l'attefte pas.... Ah! te voilà perdu,
S'il faut que ce témoin ici foit entendu.

CALAS.

Que dites-vous?

Madame CALAS.

Depuis la fatale aventure,
Un traître l'a féduite.

CALAS.

Ah! c'eft lui faire injure!

LAVAISSE.

Elle a, depuis ce tems, quitté votre maifon.

CALAS.

Quittée! eft-il bien vrai? fans reparoître?

Madame CALAS.

Non:
Je ne l'ai point revue.

CALAS.

O! jufte Dieu! c'eft elle.

SCENE IX.

Les mêmes, JEANNETTE.

L'ASSESSEUR, (*à Jeannette.*)

Avancez, mon enfant; votre nom?

JEANNETTE.

On m'appelle
Jeannette.

L'ASSESSEUR.

Dites bien, fans nulle exception,
Tout ce que vous prefcrit votre religion.

JEANNETTE.

Oui monfieur.

L'ASSESSEUR.

Sans égard, fans crainte de perfonne.

JEANNETTE.

Oui monfieur.

L'ASSESSEUR.

Votre honneur, votre falut l'ordonne.

JEANNETTE.

Je le fais.

Madame CALAS.

De nos foins voilà quel eft le prix!

M. DE LA SALLE.

Aux termes de la loi, ces témoins font profcrits.

LE CAPITOUL.

Qui dira mieux les faits qu'un témoin oculaire?

L'ASSESSEUR.

Aux termes de la loi, bon! témoin néceffaire.

Madame CALAS, (*à part.*)

Mon Dieu touche fon cœur!

LE CAPITOUL.

Vous, monſieur le Greffier
Ecrivez.

JEANNETTE, (*au Greffier.*)

Oui, monſieur, oui, ſur votre papier
Ecrivez..... que mon maître...... eſt un fort honnête homme,
Et que, pour l'accuſer, j'ai reçu cette ſomme.
(*Elle dépoſe une bourſe ſur le bureau.*)

LE CAPITOUL, (*à part.*)

Ciel !

CALAS.

Qu'entens-je !

Madame CALAS.

O mon Dieu !

JEANNETTE (*au Capitoul.*)

Monſieur, prenez votre or;
Il ſouillerait mes mains, s'il y reſtait encor !
Mais, vos agens & vous, ſachez mieux me connaître.

CALAS.

Le Capitoul ! . .

JEANNETTE.

Lui-même !.... il le fait bien le traitre !

LE CAPITOUL.

Oſes-tu malheureuſe !

JEANNETTE (*vivement.*)

Oh ! oh ! je ne crains rien.
(*Montrant ſon cœur.*)
Voilà mon défenſeur, mon juge, mon ſoutien.
Gardez, gardez votre or : c'eſt-là qu'eſt ma richeſſe.

CALAS.

O vertu !... vois couler ces pleurs de l'allégreſſe !
O femme reſpectable !

LE CAPITOUL.

Eſt-ce aſſez m'outrager ?

JEANNETTE.

De quel poids, à la fin, je me ſens ſoulager!
O vous hommes méchans, comment pouvez vous
l'être,
Puiſqu'il en coûte tant déjà de le paraître!
(*A monſieur & à madame Calas*)
J'ai voulu m'avilir, un moment à vos yeux,
Pour les mieux dévoiler, ces complots odieux!

Madame CALAS.

Ame noble, & vraiment digne de nos hommages!

LE CAPITOUL.

(*Deſcendant de ſon ſiége, & allant à la table du greffier*)
Monſieur, gardez-vous bien d'oſer fouiller vos pages.

Monſieur DE LA SALLE (*allant auſſi vers le Greffier.*)
Ecrivez tout, monſieur.

LE CAPITOUL, (*à monſieur de la Salle.*)
Monſieur, ces malheureux,
Ont pu ſeuls la payer, pour s'entendre avec eux.

Monſieur DE LA SALLE.

L'intelligence entr'eux, ſuivons votre réponſe,
N'exiſte donc, monſieur, qu'alors qu'on vous dénonce;
Vous l'avez dit: témoin néceſſaire! greffier,
Faites votre devoir.

LE CAPITOUL, (*à monſieur de la Salle.*)
Pouvez-vous oublier
Ma dignité, monſieur?

JEANNETTE.

O juſte ciel! il nie!

Monſieur DE LA SALLE.

Non: mais ſoutenez-la de peur qu'on ne l'oublie.
Réfutez cette femme, ou bien. . . .

LE CAPITOUL.

La réfuter!

Monſieur DE LA SALLE (*au Greffier.*)

Monſieur, m'entendez-vous? le faut-il répéter?
Votre devoir, monſieur, vous ordonne d'écrire,
Tout ce que cette femme ici vient de nous dire.

L'ASSESSEUR, (*arrêtant le Greffier.*)

Non, monſieur le greffier: moi je vous le défends.
Un juge en compromis avec ces proteſtans!

LE CAPITOUL.

M'accuſer! moi, meſſieurs, moi qui par bonté d'ame,
Ce matin contre vous, ai défendu ſa femme!
Moi qui fis rallentir, je ne m'en repends pas,
Votre ſecond décret qui frappait ces ingrats!

L'ASSESSEUR.

O comble de l'injure!

JEANNETTE.

O quelle hipocriſie!

Monſieur DE LA SALLE.

Si c'eſt une impoſture; il faut la voir punie.

L'ASSESSEUR.

Non, pour l'honneur du ſiége & notre préſident,
Nous devons étouffer un pareil incident.

Monſieur DE LA SALLE.

Pour votre préſident, & pour l'honneur du ſiége?
Qu'il ſonge à ſe laver, voilà ſon privilége!
Ou, notre honneur, à nous, doit être, & c'eſt le mien,
De croire à tout meſſieurs, dès qu'il ne répond rien.

L'ASSESSEUR.

Croyez: que fait cela pour monſieur, pour nous mêmes!
Vos ſentimens ici ſont-ils des lois ſuprêmes?

Monſieur DE LA SALLE.

Non, je ne vois que trop,

LE CAPITOUL.

C'eſt moi peut-être auſſi,

Par qui des dépofans, le nombre s'eſt groſſi?
Et de ce double crime également capable,
Mon or les a payés pour le trouver coupable!

L'ASSESSEUR.

Ah c'eſt trop endurer. . . .

Madame CALAS.

Meſſieurs, écoutez-nous:
Oui c'eſt ſon ennemi qu'il frappe en mon époux!
Apprenez. . .

LE CAPITOUL, (*l'interrompant.*)

Je vois trop le piége où l'on m'attire:
(*Montrant M. de la Salle*)
Monſieur me croit ſuſpect; eh bien je me retire:
Je me démets ſur lui, meſſieurs de mon emploi;
Si c'eſt là votre vœu qu'il ſiége au lieu de moi.

L'ASSESSEUR.

Non, ou que dans monſieur tout le ſénat réſide:
Nous ne ſouffrirons pas, pour nous, qu'il nous préſide;
Nous nous levons.

(*Ils ſe levent tous.*)

LE CAPITOUL, (*les retenant.*)

Meſſieurs. . .

Madame CALAS, (*à part*)

Où ſommes-nous? grand Dieu!

LE CAPITOUL.

Souffrez. . .

L'ASSESSEUR.

Reprenez donc votre place en ce lieu.

LAVAISSE.

Quel repaire!

Monſieur DE LA SALLE (*au Capitoul.*)

Oui, monſieur, cédez à leur inſtance:
Mais je proteſte, moi, contre cette ſéance;
L'honnête homme, meſſieurs, pour l'innocent qu'il ſert,

Elève ici sa voix comme dans le désert!
C'est moi qui me retire.

Madame CALAS (*se jettant au devant de ses pas.*)

O mon Dieu tutélaire!
Voyez sur l'innocence un sénat sanguinaire,
Lever le glaive affreux qui punit les forfaits!
Et ne vous lassez pas déjà de vos bienfaits:
Embrassez la vertu pour avoir son courage:
Vous, l'abandonner!.. Non, un vieillard! à son âge!
Dieu!.. que vous a-t-il fait, à vous, hommes méchans?
Sans respect pour les loix, & pour ses cheveux blancs,
L'outrager! l'immoler! ah! pardon, je m'égare,
Monsieur le Capitoul, vous n'êtes point barbare;
Vous ne souillerez point, non, messieurs, je le crois,
Et votre ministère, & vos cœurs, & les loix;
Vous n'étoufferez point ce cri sévère & tendre,
Que la nature, ici, le devoir font entendre!
Il est, il est, messieurs, des pères parmi vous,
Ils se respecteront, sans doute en mon époux.
Dites, vous qui portez ce sacré caractère,
Peut-on être barbare alors que l'on est père?
Ah! vous m'écouterez... je tombe à vos genoux...
Lavaisse, monsieur, Jeannette... venez-tous...
(*se relevant avec indignation.*)
Rien ne peut les fléchir!

LAVAISSE.

Ils sont sourds à ses larmes!

Madame CALAS, (*hors elle-même.*)

Malheureuse!

Monsieur DE LA SALLE (*à monsieur Calas.*)

Calmez ces mortelles allarmes.
Il faut vouloir fermer son oreille & son cœur,
Au cri de l'innocence, à l'accent du malheur,
Etouffer l'homme en soi; pour n'y pas reconnaître
(*au Capitoul.*)
La vérité qui touche... & qui blesse peut-être!
(*à monsieur & à madame Calas.*)
Epoux infortunés autant que vertueux,

Ufez du feul appui qui vous refte en ces lieux;
Mais le fuccès, hélas! quoique je me propofe,
N'eft pas toujours ici pour la plus jufte caufe.

LE CAPITOUL.

Fermez votre verbal, greffiers, & vous levez
Puifque les magiftrats fur leurs lis font bravés.

L'ASSESSEUR, (*remettant un papier aux Huiffiers.*)

Huiffiers, exécutez l'ordre que je vous livre.
(*A Calas,*) (*à Madame Calas, à Lavaiffe & à Jeannette.*)
Retourne à ta prifon... vous, fongez à les fuivre.

CALAS.

(*au Capitoul.*)

Je fors.... foyez content: vous favez, entre nous
Que je ne fus jamais criminel qu'envers vous.

Madame CALAS, (*entraînée par les Soldats.*)

Ah! qu'un même cachot, par pitié, nous raffemble,
Meffieurs, & laiffez-nous vivre ou mourir enfemble.

Fin du troifieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CALAS seul, (*assis dans sa prison.*)

J'habite en frémissant l'horreur de ces lieux sombres
Que de la nuit encor vont épaissir les ombres :
Le jour s'enfuit : J'attends : & j'attends dans l'effroi
Puisque mes ennemis jugent entr'eux & moi !
L'airain a par trois fois dans ces tristes demeures
En sons plaintifs & sourds fait descendre les heures,
Depuis que de ses pleurs versés sur mes revers
Ce digne magistrat vient d'honorer mes fers.
La justice, du ciel est un présent bien rare,
S'il n'est qu'un homme ici qui n en soit point avare !
(*Il se lève.*)
Cet ami vertueux avec quelle chaleur
Opposant contr'eux tous, seul, sa force à la leur,
Des flâmes d'un pur zèle embrasé pour ses frères
Il soutint tout le choc de mes vils adversaires !
Il doit revenir seul, si, justes une fois
Ses collègues jugeant comme lui sur les loix,
Du crime & du soupçon lavent mon innocence :
Si je suis condamné, s'il n'est plus d'espérance,
Ma fille & lui viendront dans ces derniers momens
Recevoir mes adieux & mes embrassemens :
Il doit même, en ce cas, remplir à ma prière
Sur cette pauvre enfant ma volonté dernière.
(*Après un moment de silence*)
Mais que l'heure, ô mon Dieu ! s'écoule lentement !
L'attente du trépas est son plus grand tourment !.....
La porte s'ouvre !... o ciel ! je sens fuir mon courage...
Une froide sueur couvre tout mon visage...
C'est lui sans doute : allons.. que je crains aujourd'hui
Ma fille, de te voir revenir avec lui !

C'eſt la premiere fois, hélas! dans ton abſence,
Que ton pere n'a pas ſouhaité ta préſence! . . .
C'eſt lui! . . . c'eſt elle auſſi! . . .

SCENE II.

CALAS, Monſieur DE LA SALLE, ROSE.

ROSE, (*ſe jettant dans ſes bras.*)

Mon père!

CALAS, (*avec un ſourire forcé.*)

Ah! je te voi

(*Bas à M. de la Salle.*)

Condamné?

M. DE LA SALLE.

Condamné.

CALAS, (*à ſa fille.*)

Chère enfant, c'eſt donc toi!

(*Bas à M. de la Salle tendis que ſa fille le ſerre dans ſes bras.*)

A la mort? . . . ah!

(*M. de la Salle lui répond par un ſigne qui ne lui laiſſe aucun eſpoir: Calas tombe de défaillance ſur ſa chaiſe.*)

ROSE, (*effrayée.*)

O ciel! qu'avez-vous donc mon père?
Mon père!

CALAS, (*ſe remettant aux cris de ſa fille.*)

Ce n'eſt rien... c'eſt ton malheureux frère...
C'eſt la douleur, la honte... oui la honte en effet...
De nous voir en ces lieux qu'habite le forfait:
D'y voir couler ſur-tout tes larmes innocentes:
De ſentir ſur mes fers tes deux mains careſſantes.

ROSE.

Laiſſez moi, laiſſez moi les preſſer ſur mon cœur

Ces fers, ſigne du crime, aujourd'hui du malheur!
Que d'autres mains peut-être ont rendus exécrables;
Mais ſur vous à jamais ſacrés & reſpectables!

CALAS.

Chère enfant!

ROSE.

Quoi! vos yeux en s'arrêtant ſur moi,
Laiſſent couler des pleurs qui me glacent d'effroi!
Si l'on pourſuit vos jours, pleurez, pleurez, mon père
Sur vos triſtes enfans, ſur notre tendre mère,
Famille déſolée, & veuve, & ſans ſoutien,
A qui l'homme & le ciel n'auront plus laiſſé rien.

CALAS.

Mes jours? . . . ne ſuis-je pas innocent?

ROSE.

Oui ſans doute!
C'eſt ce qui me raſſure auſſi mon père.

CALAS.

Ecoute:
Monſieur que je ne puis, que vous ne pouvez pas
Trop aimer, trop bénir à moins que d'être ingrats,
A bien voulu, comblant tant de bontés, ma fille,
Se charger pour un temps, du ſoin de ma famille.

ROSE.

Quoi mon père?

CALAS.

Ma fille, écoutez juſqu'au bout:
J'ai voulu dans ce jour conſulter votre goût ..
Ne m'interrompez pas... ſouvent, le tems s'échape
Promettant l'avenir, lorſque la mort nous frape.
Le ſage ſans l'attendre eſt ſûr de l'obtenir;
Car c'eſt dans le préſent qu'il place l'avenir.
Roſe, voici Monſieur qui m'entend... il nous aime;
Parle ici devant lui comme devant moi même.

ROSE.

Mon père, ſur mon ſort pourquoi ces nouveaux ſoins
Que vous n'eûtes jamais... que vous cachiez du moins?

CALAS.

Le malheur, mon enfant, mène à l'expérience;
Je ſens que je ſuis vieux, que mon terme s'avance;
Le trépas de ton frère, & cette affaire-ci
Vont tuer un vieillard par ſes ans affaibli.

ROSE.

O Dieu!

CALAS.

Je veux au moins, s'il faut que je ſuccombe,
Faire quelques heureux pour conſoler ma tombe.

ROSE.

Quel eſt donc ce bonheur fruit de votre trépas?
En eſt-il un pour nous où vous ne ſerez pas?
Quittez ces lieux cruels, cette chaîne odieuſe,
Et vous verrez alors votre famille heureuſe.

CALAS.

J'eſpère auſſi demain les quitter pour jamais;
Voir la fin de mes maux, & retrouver la paix.

ROSE.

Si le ciel des enfans exauce la prière,
Vos vœux qui ſont les miens ſeront comblés, mon père.

CALAS.

Ecoute: j'ai revu Lavaiſſe aujourd'hui;
Ma chaîne mon enfant, s'étend auſſi ſur lui:
J'avais cru voir en lui l'appui de ma famille;
Lavaiſſe fera le bonheur de ma fille,
Diſais-je?

ROSE, (*à part*)

Eh! quoi?

CALAS.

J'ai vu que tu l'aimais.... eh bien?

ROSE (*embarraſſée*)

Mon père....

CALAS.

Il t'aime auſſi, je crois: ce doux lien
Pourrait, quand de mes jours le flambeau ſe conſume,
De mes derniers inſtans, adoucir l'amertume;

Et ſi notre infortune, épreuve des amis,
N'a pas changé dans lui des projets affermis,
Si ſon cœur eſt conſtant ; quand les deſtins contraires,
M'envîraient le bonheur d'unir des mains ſi chères ;
J'emporterai du moins la douceur avec moi
De te laiſſer, ma fille, un ſort digne de toi.

ROSE.

Eh ! pourquoi, ſous ces fers, dans ces lieux, à
cette heure.
Quand demain vous quittez cette affreuſe demeure ;
(Car vous me l'avez dit : vous la quittez demain)
Pourquoi parler de moi, de mon cœur, de ma main ?
Ah ! ne penſons qu'à vous, à vous ſeul, à vos peines,
Ou plutôt à l'inſtant où vont tomber ces chaînes :
Et ne me parlez pas comme ſi votre voix
Devait frapper mon cœur pour la dernière fois !
Vous me faites trembler !

CALAS.

Raſſure-toi.... Qu'entens-je ?
(Ici, on entend du bruit au fond de la priſon.)
On force ma priſon !

M. DE LA SALLE.

Quelle avanture étrange !

ROSE, *(de côté où ſe fait le bruit.)*

Ah ! qui que vous ſoyez, ſauvez mon père !

CALAS.

Ah ! Dieu !
Ma fille, taiſez-vous.

M. DE LA SALLE.

Oui, c'eſt bien en ce lieu
Qu'on veut entrer !

CALAS.

D'où vient qu'une autre porte s'ouvre !
Eſt-ce un nouveau malheur que ce miſtère couvre ?

ROSE, *l'appercevant.*

Ciel ! Monſieur Lavaiſſe,

M. DE LA SALLE.

Ici!

CALAS.

D'où venez-vous?

LAVAISSE, (*à Calas avec mistère.*)

Je voudrais vous parler à vous seul.

ROSE.

Devant nous,
Si c'est quelque secret ne pouvez-vous le dire?

LAVAISSE.

Souffrez, Mademoiselle. . . .

M. DE LA SALLE.

Allons. . . je me retire,

CALAS.

Restez près de ces lieux.

ROSE.

Je suis morte d'effroi!

CALAS (*à M. de la Salle.*)

Pardon.... je vous rappelle à l'instant...
(*M. de la Salle se retire avec Rose vers l'entrée de la prison.*)

SCENE III.

CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

Suivez-moi,
Calas.

CALAS.

Que dites-vous? Vous suivre? Quel vertige!

LAVAISSE.

Tous nos momens sont chers... Ah! suivez-moi, vous dis-je.

CALAS.

Mais expliquez. . . .

LAVAISSE.

Venez, ou vous êtes perdu!

CALAS.

Je fais tout: parlez bas.... craignez d'être entendu!

LAVAISSE.

Vous favez?... Savez-vous que ce fénat impie
A flétri vos enfans, a profcrit votre vie?

CALAS.

Parlez bas. . . Je le fais.

LAVAISSE.

S'il eft ainfi, venez:
Oui, vos jours innocens par eux font condamnés;
Oui, l'on vous lit, ce foir, la fentence homicide,
Tremblez... ce Capitoul, de votre fang avide,
Sous des antres affreux de ce cachot voifins,
M'a laiffé, dans les fers, attendre nos deftins.
L'or m'a fait un ami de l'homme qui les garde;
Interrogé par moi fur ce qui vous regarde,
Il s'eft tu quelque tems.... Enfin, il a parlé;
Votre fort & le mien, il m'a tout révélé:
Le même jugement qui condamne le père,
Remet en liberté moi, la fille & la mère;
Comme fi nous étions plus innocens que vous,
Et que votre bras feul eût pu porter ces coups!
Enfin, du Capitoul, la vengeance eft complette.
„ Si tu veux me fervir, viens, ta fortune eft faite,
„ Ais-je dit à cet homme, héfitant, étonné,
„ Viens"... J'ai doublé les dons qui me l'avaient gagné.
Raifon pour fes pareils toujours plus convaincante,
Que de vos maux, des miens, la peinture éloquente!
Il fallait, & mon or avoit feul ce pouvoir,
Non attendrir fon cœur, mais vaincre fon devoir;
Je l'ai fait: il s'eft pris à l'appât des richeffes,
A l'efpoir, à l'éclat de mes autres promeffes. . .
„ Suivez-moi, m'a-t-il dit"... Dans leurs mille détours,

J'ai parcouru l'horreur & la nuit de ces tours;
Mon guide, d'un pied fûr, fait à ces lieux funèbres,
Y foutenait mes pas gliffant dans leurs ténébres. . .
Nous marchons. . . Il s'arrête, une clef dans la main,
„ C'eft ici le plus long, mais le plus fûr chemin,
„ Dit-il, & d'une porte à ma garde livrée,
„ Ceci, vers votre ami, va vous ouvrir l'entrée;
„ Ici, chaque cachot a fes détours fecrets,
„ D'où certains criminels à la loi font fouftraits;
„ Lorfque de cette loi redoutant l'indulgence,
„ Le pouvoir en obtient une fourde vengeance.
Il dit. . . Sur fes deux gonds la porte a retenti:
Elle s'ouvre ... je vole. . . & vous offre un parti,
Le feul qui vous conferve, en ce péril extrême,
Mon père, à vos enfans, à l'honneur, à vous même.

CALAS,

O jeune homme imprudent! qu'avez-vous fait? hélas!

LAVAISSE.

Venez, vous héfitez?

CALAS.

Non, je n'héfite pas.

LAVAISSE.

Vous vous flattez peut être!... Il faut donc tout vous dire;
Pour vaincre votre cœur, un ami le déchire! ..
Sachez que votre fils du fein même des morts,
Du peuple qu'on abufe enflame les transports,
Des vêtemens du deuil les prêtres catholiques
De leur temple par tout ont couvert les portiques.
Un fpectre eft élevé fur un autel de fang
Que les traits de la mort rendent plus menaçant;
De palmes, de feftons il porte un diadême,
Des antiques martirs trop redoutable emblême!
Un glaive eft dans fa droite!... Et de fon autre main
Il montre à tous, ces mots: „ *C'eft toi père inhumain*".

CALAS.

O Dieu!

LAVAISSE.

Qu'attendez-vous, qu'efpérez-vous encore?

CALAS.

Rien.

LAVAISSE.

Quittez donc ces fers & ce ciel que j'abhore:
Allons chercher la paix dans de plus doux climats
Que l'air du fanatisme au moins n'infecte pas.

CALAS.

Retournez, reprenez vos dons, je vous supplie
Rendez à son devoir cet homme qui l'oublie:
Dites lui que Calas eut toujours dans son cœur
De quoi braver la mort, & non le déshonneur.

LAVAISSE.

Comment. . . .

CALAS, *(à M. de la Salle & à sa fille)*

Venez monsieur, ma fille.

SCENE IV.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, ROSE.

CALAS *(bas à Lavaisse.)*

Lavaïsse,
Prenez bien garde ici qu'un seul mot ne trahisse
Le secret de ma mort qu'on cache à cet enfant.
(Haut à M. de la Salle)
Vous voyez cet ami, contre un évenement
Dont Calas sans effroi fait attendre la suite,
Il a cru me trouver un abri dans la fuite,
Comme si je pouvais de mes ans pleins d'honneur
Démentir ce qui reste, & souiller mon malheur!

M. DE LA SALLE.

Ecoutez, cette affaire .. Enfin la circonstance
Ne permet point l'excuse à votre résistance:
Vos jours sont sous le glaive; il vous y faut pourvoir
Tout ce qui vous est cher vous en fait un devoir.

CALAS.

Vous. . . .

LAVAISSE.

Ecoutez monſieur

M. DE LA SALLE.

Le conſeil que je donne
Met tout en ſûreté, vos jours, votre perſonne,
Votre honneur.... Votre honneur! L'avenir abuſé
Vous croira-t-il puni d'un crime ſuppoſé?
Coupable en apparence, où feront vos refuges?
L'échafaud à ſes yeux, juſtifîra vos juges.
Nos neveux, ſur ſa foi, tout prêts à vous flétrir,
Aux preuves qu'il dément iront-ils recourir?
Vous ne ſauverez pas votre honneur par la fuite,
Je le ſais; mais des lois ſuſpendant la pourſuite
Vous vous donnez le temps, qu'un jour la vérité
Lève le voile épaix qui couvre ſa clarté:
Et, ſi ſon amitié par de ſages meſures
Doit garantir vos jours. . . .

LAVAISSE.

Monſieur, elles ſont ſûres.

CALAS.

Je n'en veux pas.... Moi fuir! faire dire aujourd'hui,
Calas eſt criminel. puiſque Calas a fui!
Juſtifier ces lois qui menacent ma tête
Et votre Capitoul, par ma lâche retraite!
Faut-il, pour le ſuccès de cet homme cruel,
Chargé d'un crime feint, en commettre un réel?
Non.

LAVAISSE.

Quel égarement!

ROSE.

Du moins, cédez mon père,
Cédez pour vos amis, vos enfans & leur mère.

CALAS.

Vos pleurs m'affligent, Roſe, & ne me vaincront pas.

LAVAISSE (*bas à Calas.*)

Si vous ne conſentez à marcher ſur mes pas,

Je vais déclarer tout, tout monſieur devant elle.

CALAS, (*le retenant d'un coup-d'œil.*)

Lavaiſſe! . . .

LAVAISSE.

Venez.

CALAS (*Bas à Lavaiſſe.*)

Votre amitié cruelle
Pourrait.... Non mon ami, je vous connais trop bien,
Elle en mourrait! Helas! .. Non vous n'en ferez rien.

LAVAISSE.

Ah Dieu!

CALAS.

Monſieur, ma fille, & vous, cher Lavaïſſe,
Vous voyez où du ſort nous conduit l'injuſtice!
Mais qu'il eſt doux pour moi dans ces affreux momens,
De goûter les transports de vos embraſſemens!
C'eſt pour les malheureux que l'amitié fut faite!
(*Les regardant.*)
Voilà de tous les biens les ſeuls que je regrette!....
Dieu ſait ſi dans mon cœur j'ai voulu m'élever
Contre ſon bras puiſſant qui me veut éprouver!
J'ai plié ſous ce bras ſans plainte, ſans murmure;
Les pleurs que j'ai verſés ſont tous pour la nature:
Ils ſont pour vous, ma fille; ô ſang infortuné
Sur qui l'opprobre étend ſon ſouffle empoiſonné!
O malheureux enfans! famille déplorable!

ROSE.

Mon père!

CALAS.

Un préjugé farouche, inexorable,
Vous a frappé déja de ſa puiſſante main;
Entre ce monde & vous, élève un mur d'airain.

LAVAISSE.

Que dites vous? ô ciel!

CALAS.

La vérité cruelle!
Qui voudra déſormais partager avec elle

La

La vie; & recevoir de ce ſang déteſté
D'enfans flétris, proſcris, une poſtérité?
Ah! ce ne ſera point un mortel ordinaire!...
(*A Lavaiſſe le ſerrant dans ſes bras.*)
Ce ſera toi, mon fils!.. Oui toi-même!

LAVAISSE, (*vivement.*)

Oui mon père!
Oh! oui ce ſera moi! . . . Vous m'avez prévenu;
Vous m'honorez, Calas, & m'avez bien connu!

M. DE LA SALLE.

Homme ſublime!

LAVAISSE.

Eh, quoi! C'eſt dans cette demeure
C'eſt dans ce jour affreux! Sous ces fers! A cette heure!
Que Calas, ſous les coups tout prêts à le frapper,
Indifférent ſur lui, des ſiens peut s'occuper!

CALAS.

Lavaiſſe aimez la, comme j'aimai ſa mère.
(*Bas à Lavaiſſe.*)
Vivez long-tems.. Mourez plus heureux que ſon père!

LAVAISSE.

Ah Dieu!

M. DE LA SALLE.

J'entends du bruit!

ROSE, (*à ſon père.*)

Vous changez de couleur.

M. DE LA SALLE, (*à Lavaiſſe.*)

Nous ne pouvons tous deux paraître ici monſieur,
Vous, ſans bleſſer les lois, & moi mon miniſtère.
Car comme vous, monſieur, j'y ſuis avec myſtère.

LE CAPITOUL, (*au dehors.*)

Veillez à cette porte.

LAVAISSE.

Evitons ſon regard:
Venez ſous cette voute attendre ſon départ.
(*Ils entrent dans l'endroit d'où Lavaiſſe eſt ſorti.*)

SCENE V.

LE CAPITOUL, CALAS.

CALAS, (*à part.*)

C'eſt lui-même! Ah! Ma fille! elle va tout entendre!

LE CAPITOUL.

Tu ne m'attendais pas ici? Je viens t'apprendre....

CALAS.

Je le fais.

LE CAPITOUL.

Qui t'a dit que l'échafaud eſt prêt?

CALAS.

Vous-même. . . . ce regard où j'ai lu mon arrêt!

LE CAPITOUL.

Ta haîne je le vois a deviné la mienne?

CALAS.

Calas de votre fang n'eut point fouillé la fienne.

LE CAPITOUL.

Tu dis vrai: je t'ai dû punir de ton forfait.

CALAS.

Eh bien, prenez mes jours, & foyez fatisfait.
Ce crime eſt expié, je crois, par mon fuplice:
Ne troublez pas un temps qu'il faut que Dieu rempliſſe.

LE CAPITOUL.

Tu crains la mort fans doute?

CALAS.

Et, quand je la craindrais,
Je fuis père.

LE CAPITOUL.

Soldats.

SCENE VI.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, LAVAISSE, ROSE.

ROSE, *courant se jetter aux pieds du Capitoul.*

Ciel !

LE CAPITOUL, *les voyant.*

Quels détours secrets
Vous ont conduit ici ? D'où venez-vous perfides ?

LAVAISSE.

Nous avons entendu tes aveux homicides.

LE CAPITOUL.

Troublé. A Rose.
O Dieu ! . . . . Relevez-vous.

ROSE.

Il ne m'écoute pas ! . . . .
Je me meurs !

CALAS, *la soutenant.*

Ah ! Ma fille ! . . . Ah Cruel !

LE CAPITOUL.

Vous soldats,
Qu'on la rende à sa mère : allez qu'on m'obéisse.

M. DE LA SALLE.

Arrêtez.

LE CAPITOUL.

De quel droit bravez-vous ma justice ?
De quel droit tous les deux, vous trouvez-vous ici ?

M. DE LA SALLE.

Vous pourrez au sénat vous en voir éclairci.
Je requiers acte avant, en reprenant l'instance,
Des motifs qui vous ont dicté votre sentence ;
Et veux à ces messieurs, de tous vos sentimens

Expoſer devant vous les nobles mouvemens ;
Tremblez.... Le crime encor ne tient pas ſa victime !
Si de leur Capitoul, l'eſprit ſeul les anime;
J'ai des moyens tout prêts que vous n'attendez pas,
Qui pourront empêcher, ou venger ſon trépas.....
Je ſaurai l'éclaircir cette odieuſe trame :
Je veux, qu'en dévoilant les replis de votre âme,
Flétriſſant votre nom, chez la poſtérité,
Vos forfaits faſſent ſeuls votre immortalité !

(A Calas.)

Raſſurez-vous, monſieur !... Suivez-moi, Lavaïſſe,

(Jettant les yeux ſur Roſe ſoutenue par ſon père.)

Pauvre enfant.... à ta mère il faut que je t'uniſſe,

(A Lavaiſſe.)

Aidez-moi, mon ami, ne craignez rien pour vous:
Pour vous-même & pour moi, je vais répondre à tous.

(Au Capitoul.)

Vous, nous nous reverrons.

LE CAPITOUL, *(ſortant.)*

J'y compte.

LAVAISSE, *(à Calas)*

Adieu mon père.

(Il ſortent tous deux, ſoutenant Roſe dans leurs bras.)

CALAS.

Ciel ! ne peux-tu finir, ou combler ma miſere !

(Le rideau tombe pour le changement de l'autre acte.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente la prison de Madame Calas.*)

Madame CALAS, ROSE, JEANNETTE.
(*Rose est assise sur un grand fauteuil dans l'attitude d'une personne endormie.*)

Madame CALAS, (*regardant sa fille.*)

Pauvre enfant!

JEANNETTE.

Elle dort.

Madame CALAS.

En quel état affreux
Il me l'a ramenée!

JEANNETTE.

Oui.

Madame CALAS.

L'effroi dans les yeux!
Pâle, froide, égarée, hélas! presque mourante!
Qu'est-il donc arrivé? . . . La nature souffrante
De douleur épuisée enfin cède au someil. . . .
(*Allant vers elle.*)
Repose & goûte au moins la paix jusqu'au réveil,
Ma fille.... Cet ami sortant de voir son père,
M'a dit, en le quittant: espérez:.. que j'espère!..
Les jours de mon époux seraient-ils en danger?
Ah! je crains tout d'un monstre ardent à se venger!

JEANNETTE (*jettant les yeux sur Rose.*)

Parlons plus bas; je crois qu'elle s'éveille?

Madame CALAS.

Attens. . . .
Non. . . . un ſomeil pénible enchaîne encor ſes ſens,
De ſoupirs, de ſanglots, & de crainte oppreſſée
Son âme ſur ſon front ſemble être retracée. . . .
Sur ſa bouche tremblante & qui veut s'entr'ouvrir
Sans pouvoir s'y former, les mots viennent mourir. . . .
Faut-il que le ſomeil de la ſimple innocence
Avec celui du crime ait tant de reſſemblance!

ROSE, (*toujours endormie.*)

Mon père!

JEANNETTE.

Elle a parlé!

Madame CALAS.

Son cœur veille toujours!
Elle appelle ſon père! . . . Ecoutons.

ROSE.

A vos jours!

Madame CALAS.

Son cœur préocupé, tandis qu'elle ſomeille,
Retrace à ſon eſprit les terreurs de la veille.

ROSE.

Ah! . . . Suivez. . . . Lavaïſſe. . .

Madame CALAS.

Eh! Quoi!

ROSE.

N'attendez-pas
Les bourreaux. . . . Ah!

(*Elle ſe réveille en ſurſaut, avec un cri d'effroi, & tombe dans les bras de ſa mère.*)

Madame CALAS.

(*La preſſant pour la raſſurer.*)

Grand dieu! . . . Te voilà dans mes bras,
C'eſt moi, ma chere enfant. . . Moi, moi.

ROSE, (*réveillée avec égarement.*)

C'eſt vous ma mère

Madame CALAS.

Remets toi.

ROSE, (*regardant autour d'elle.*)

Le ſomeil.... Je ne vois pas mon père!

Madame CALAS.

Tu l'as quitté,

ROSE.

Quitté.... Quand?

Madame CALAS, (*à part.*)

Son égarement
Aura de ſa mémoire effacé ce moment.
(*Haut.*)
Ma fille, entre les bras d'une mère agitée
On t'a de ſon cachot dans le mien raportée.

ROSE.

Oui? j'avais oublié. . . .

Madame CALAS.

Dis moi, tu l'as donc vu?
Etait-il calme au moins?

ROSE.

Plus que je n'aurais crû!....
Vous n'avez point reçu de nouvelles?

Madame CALAS.

Toi même,
N'as-tu rien appris?

ROSE.

Rien.

Madame CALAS.

Mais ce déſordre extrême?..
Roſe, me trompez-vous?

JEANNETTE.

J'entens du bruit!

Madame CALAS.

Eh! quoi...
Vos traits s'altèrent, Roſe!

ROE (*à part.*)

O moment de l'effroi!

SCENE II.

Les mêmes, LAVAISSE.

Madame CALAS (*l'appercevant.*)

Lavaïſſe !

LAVAISSE.

Qui vient pour calmer votre crainte.

Madame CALAS.

Comment avez-vous pu pénétrer cette enceinte,
Fermée à nos amis, ouverte aux ſeuls bourreaux?

LAVAISSE.

L'eſpérance n'eſt point interdite à vos maux,
Votre appui généreux m'envoie ici d'avance:
Vous avez ſu déja l'odieuſe ſentence ?

Madame CALAS.

Je n'ai rien ſu ! . . Mon ſang ſe glace!

LAVAISSE.

. . . . J'avais cru. . .
Pardon... Raſſurez-vous: rien n'eſt encor perdu.
Ce que vous avez vu, ce zèle reſpectable
De l'homme vertueux qui défend ſon ſemblable,
N'était rien, rien encor, s'il le faut comparer
A ces beaux mouvemens que je viens d'admirer!
Vos tyrans ont r'ouvert leur criminelle lice;
J'ai revu la vertu luttant contre le vice;
Un ſeul homme de bien dans ce gouffre d'enfer,
Etonnant, ébranlant, frappant ces cœurs de fer,
Et de ſon ame ſeule empruntant ſa puiſſance,
Retenir tous ces bras levés ſur l'innocence!

Madame CALAS.

Ciel!

LAVAISSE.

Votre défenſeur cette nuit même avait
Du cruel Capitoul ſurpris l'affreux ſecret.

Il mande ce matin le sénat qui s'assemble,
Et témoin tous les deux nous arrivons ensemble ;
Il entre : & l'œil brûlant de ce feu vertueux,
Dont il bravait hier leurs cris tumultueux,
Sa belle ame en ses traits respirant toute entière,
Il semble dans l'abîme un ange de lumière!
Et parmi ces méchans, seul, debout : „ sénateurs,
„ Vous êtes tous trompés, dit-il ; des imposteurs
„ Ont contre l'innocent armé votre justice,
„ Et des bourreaux ici vous font remplir l'office!"
Un cri s'élève alors : jugé! dit l'assesseur.
„ Non, reprend-il soudain, avec plus de chaleur,
„ Pour laver chaque nom que vous venez d'écrire,
„ Tout votre sang demain ne pourra pas suffire!
„ Je vous épargnerai, malgré vous un forfait".
Le Capitoul craignant ces mots, & leur effet,
Cherche à parler aussi, pour détourner sans doute ;
Mais on le doit enfin écouter. . . On l'écoute.
Il fait de notre nuit le fidèle récit :
Moi-même du serment je scelle ce qu'il dit.
Chaque juge étonné se regarde en silence...
Lui, saisissant alors l'homicide sentence...
„ Le voilà donc, messieurs, cet arrêt flétrissant,
„ Qui vous condamne ici tous plus que l'innocent!
„ Chacun de vous est juste, & d'un crime incapable :
„ Pour proscrire un vieillard, vous l'avez cru coupable?
„ Il ne l'est point... Non, non : & je fais ce serment,
„ A vous, à la justice, à ce Dieu qui m'entend.
„ Oui, dans chacun de vous ce Capitoul perfide
„ A vu de ses fureurs l'instrument homicide!
„ Et vos bras qu'il emploie à diriger ses coups,
„ Sont de ses cruautés, complices malgré vous!
„ Cette erreur qui faillit coûter une victime,
„ Eclairée aujourd'hui va devenir un crime!
„ Songez-y : détruisez cet affreux monument
„ De vengeance, d'opprobre & d'avilissement,
„ Ces feuillets meurtriers, ces sanglants caractères ..
„ Mais ne m'en croyez pas sur ces preuves légères ;
„ Messieurs, il est coupable, ou bien, je ne suis,
„ moi,

„ Qu'un traître digne ici des rigueurs de la loi...
„ J'offre ma tête ... Il doit aussi livrer la sienne:
„ Qu'il se rende en prison ; & moi, qu'on m'y retienne:
„ Appellez vos bourreaux ; & que celui de nous
„ Qui vous trompe aujourd'hui périsse sous leurs
„ coups".

Madame CALAS.

Ami trop généreux, dont l'ame magnanime
Console la vertu du méchant qui l'oprime!

LAVAISSE.

Il finit... On s'agite, on ne replique pas;
Chaque visage exprime un divers embarras:
L'assesseur concentré cherchant par quelque crime,
S'il ne peut pas encor resaisir sa victime.
Le Capitoul offrant sur son front sans couleur,
Du crime reconnu la honteuse pâleur;
Balbutiant sans fruit sa stérile défense.
Que dira-t-il? . Voici le jour de l'innocence:
Pourront-ils récuser, sans vouloir se flétrir,
Ce témoin qui ne veut que prouver ou périr?
Le parti qu'il a pris fut le seul qu'il dût prendre:
Si l'on ne le veut croire, il faut du moins attendre;
Et vers la vérité ramenant tous les cœurs,
Le temps va les ranger du parti de vos pleurs...
Mais jugeant que l'erreur accroît votre souffrance,
Il m'a vîte envoyé vous rendre l'espérance.
J'entends du bruit... Il vient sans doute confirmer
Ce dont j'ai pu d'avance ici vous informer.

Madame CALAS.

O Dieu de l'innocent! sous ta main protectrice,
Des méchans, quand tu veux, s'écroule l'édifice!
Toi qui lis dans les cœurs, mon Dieu, combats
pour nous!
(*Appercevant le Capitoul*)
Ciel! c'est le Capitoul: ah! je n'ai plus d'époux.

SCENE III.

Les mêmes, LE CAPITOUL.

LE CAPITOUL.

Je viens rompre vos fers.

Madame CALAS.

Quelle ſurpriſe extrême!
Vous! pourquoi mon époux ne vient-ils pas lui-même?

LE CAPITOUL.

Votre époux?.. Ces liens par nos loix impoſés,
Sans ma préſence ici ne feraient point briſés;
C'eſt le vœu du ſénat, & de mon miniſtère.

Madame CALAS.

Au nom de mon époux, monſieur, pourquoi vous taire,
Innocent comme nous eſt-il donc libre ou non?

LE CAPITOUL.

On l'amène en ces lieux; il ſort de ſa priſon:
Il a voulu vous voir; notre loi moins ſévère
Lui permet d'embraſſer ſes enfans & leur mère:
Car vous n'ignorez pas qu'une juſte rigueur,
Sépare entre vous deux le crime du malheur.

Madame CALAS (*elle tombe ſur un fauteuil.*)
Dieu!

LAVAISSE (*au Capitoul.*)

Malgré vos forfaits & nos deux témoignages...

LE CAPITOUL.

Malgré vos attentats, vos fureurs, vos outrages...

ROSE.

Mon père! . . ô ciel!

LE CAPITOUL.

Les lois vous rendent libres tous:
Mais leur ſévérité dût frapper ſon époux.

LAVAISSE.

Les lois!.. quand l'impoſteur ſeul l'arrache à la vie,

Madame CALAS.

Avez-vous pu, cruels? . .

LAVAISSE.

Ta rage eſt aſſouvie,
Tigre; & fumant bientôt du ſang de l'innocent,
Tu viens braver ici ſa femme, ſon enfant,
Son ami, ſon ami qui punira ton crime,
Qui ſaura tôt ou tard te joindre à ta victime.

LE CAPITOUL.

Quel accès de fureur! l'ai-je ſeul condamné?

LAVAISSE.

S'il meurt, oui c'eſt toi ſeul qui l'as aſſaſſiné!
C'eſt toi qui ſur ſa tête appellant les ſuplices,
De ta ſcélérateſſe infectas tes complices!
Fuis, fuis; crains que ma main au milieu de ton flanc,
N'aille te demander compte de tout ſon ſang!
Crains que je ne te paye ici tes impoſtures,
Et l'inſulte, & l'outrage, & les mille tortures
Dont ta fureur accable un vieillard vertueux
Qui démaſqua ton cœur, ton crime à tous les yeux,
Et qui fit diſtinguer, par un choix équitable,
Du vice reſpecté la vertu reſpectable!

LE CAPITOUL.

Traître!

LAVAISSE, (*apercevant Calas & ſa ſuite.*)

O dieu! quel ſpectacle!.. ah! c'eſt lui!.. c'eſt Calas!..
Un miniſtre du ciel accompagne ſes pas!...
Moins affligé que lui, c'eſt Calas qui le guide!...

(*Au Capitoul.*)

Ton cœur n'eſt poins briſé!.. quel es-tu donc perfide!
C'eſt ſon dernier moment!

Madame CALAS.

Ah!... plus d'eſpoir... je meurs.

SCENE IV.

Les mêmes, CALAS, (*les mains & les pieds chargés de chaînes; il est soutenu d'un côté par un religieux, de l'autre, par le géolier qui se retire dès qu'il est entré. Deux hommes près de la porte tenant chacun un flambeau. Gardes.*)

CALAS, (*appercevant sa femme & sa fille évanouies.*)
(*Au Capitoul.*)

Qu'ai-je vû! Permettez que de mes derniers pleurs,
J'arrose en paix, Monsieur, ma famille mourante:
Cachez leur cette main de mon sang dégoûtante.
(*Montrant ses fers.*)
Je n'échaperai pas: laissez-nous un instant...
Je rejoindrai bientôt l'échafaud qui m'attend.
(*Le Capitoul sort donnant un ordre aux soldats*)

SCENE V.

(Les mêmes, *excepté le Capitoul.*)

CALAS, (*regardant sa femme & sa fille.*)

La mort a frappé tout! & la fille! & la mère!

Madame CALAS, (*r'ouvrant les yeux & les refermant, en voyant les fers de son mari.*)

Oh! dieu!

CALAS, (*se retournant vers Rose.*)

C'est ton époux ....Ma fille, c'est ton père!

ROSE, (*elle se jette dans ses bras un moment, se relève, & retombe près de sa mère à qui Jeannette s'efforce à faire respirer des odeurs.*)

Ah!

CALAS.

Mon cher Lavaïsse !

LAVAISSE.

Ah! mon cœur n'y tient pas !

CALAS.

Vous aussi, mon ami, plus faible que Calas
Je vais mourir... C'est moi qui soutiens ton courage,
Lavaisse !

LAVAISSE.

O Calas... ô désespoir !... ô rage!
Quand de ses ennemis j'ai cru qu'il triomphait!

CALAS.

J'aurois pu, mon cher fils, l'emporter en effet:
Un mot de l'Assesseur, hélas!

LAVAISSE.

De ce perfide!

CALAS.

Change tout; il observe au sénat qu'il décide;
Que ce juge ni toi ne deviez point entrer
Hier, dans ma prison, sans droits d'y pénétrer;
Et que de cette faute ensemble responsables,
Vous êtes tous les deux suspects & récusables!
Mais, va, je meurs content, s'il n'est plus, après moi,
D'autre victime, ici, de l'homme & de la loi,
Si je suis la dernière... ô ma femme! ô ma fille!

(à Lavaisse.)

Mon fils, unique espoir de ma triste famille!

(Au religieux qui fond en larmes à ses côtés.)

Vous l'envoyé du ciel, ô digne & saint pasteur
Qui venez près de moi comme un consolateur,
Qui moins prêtre qu'ami, pleurez sur la victime:
Retenez-les ces pleurs, monsieur, je meurs sans crime.
Ou, versez les plutôt sur ces cœurs inhumains
Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains.
Sans regréter mes jours, je vais mourir tranquille.
La vie est un éclair, la mort est un azile;
Et, je n'ai plus à boire, en ce comble d'horreurs,

Que le calice amer des dernières douleurs:
L'épuiser à mon âge eſt-ce un grand ſacrifice?
Ma femme, mes enfans, voilà mon vrai ſuplice!
Ah! pardonne, ô mon dieu, ſi mon fils égaré
Porta ſur ton ouvrage un bras déſespéré!
Que ce ſoit en mourant ſa grace que j'obtienne!
Dieu je t'offre ma mort pour expier la ſienne!
(Ici, le géolier ſe préſente à Calas, douloureuſement, pour détacher ſes fers.)

CALAS, *(au géolier.)*

Je vous entends.

ROSE, *(avec un cri, voyant le géolier.)*

Mon père!

(Elle ſe réleve ſe traîne derrière lui, paſſe une main autour de ſon cou, & laiſſe tomber ſa tête ſur celle de Calas, tandis qu'on détache ſes fers. Lavaiſſe eſt aux pieds de Calas, le religieux debout de l'autre côté.

CALAS.

Il faut donc tout quitter...
Sois homme Lavaiſſe; & vis pour acquitter
Ma dette envers ma fille & ſa famille entière.
Je dois revivre en toi: qu'elle y retrouve un père....
O ma femme!.. Ses yeux n'ont fait que m'entrevoir!
Au géolier qui pleure en détachant ſes fers.
Vous rempliſſez, monſieur, un bien cruel devoir!
A Lavaiſſe, lui montrant le géolier.
N'eſt-ce pas?.. Vois ſes yeux qui de larmes ſe noyent.
Au géolier.
Vous ne reſſemblez point à ceux qui vous envoyent.
à Lavaiſſe. *Se relevant*
Embraſſe-moi mon fils... Oh! Quel moment cruel!
[Se relevant après qu'on a côté ſes fers.]
Il embraſſe Lavaiſſe & laiſſe Roſe entre ſes bras.
Soutiens-la, mon cher fils.
Au religieux.
Venez mon père.

Il ſort ſoutenu par le religieux & le géolier; & fait quelques ſignes à M de Laſalle qui entre, en lui montrant ſa femme & ſa fille.

SCENE VI.

LAVAISSE, *asseyant Rose sur la chaise près de sa mere* (1).

O ciel!

à M. de la Salle lui montrant la mère & la fille.

Vous voyez!

M. DE LA SALLE.

Oui je sais qu'il n'est plus d'espérance,
Emmenons-les: j'apporte avec moi la vengeance.

LAVAISSE.

Comment donc?

M. DE LA SALLE.

Les cruels s'étaient déjà flétris....
J'apprens que ce grand homme (2), honneur de son pays,
Et qui du fanatisme intrépide adversaire,
Eteindra ces buchers qui dépeuplent la terre;
De Fernay dans nos murs arrivé dans ce jour,
Y va pour quelque tems établir son séjour....

LAVAISSE.

Eh bien?

M. DE LA SALLE.

Chez lui je vole: admis en sa présence,
Je lui peins leurs malheurs, surtout leur innocence,
Et cet assassinat commis au nom des lois! ..
Il frémit, il s'indigne, il pâlit à ma voix!

---

(1) MM. les Comédiens ont préféré de baisser la toile après le départ du pere. Il me semble pourtant que l'arrivée de M. de la Salle est ce qui porte un peu de consolation dans l'ame du spectateur que cette situation douloureuse vient de froisser.

(2) Voltaire qui rétablit la mémoire de Calas, & qui après la mort du pere, fit venir chez lui la mere & les enfans.

Ses yeux à leur nom seul pleins de larmes nouvelles,
Au nom du Capitoul lancent des étincelles!
„Si je les défendrai! je le veux, je le dois,
„Dit-il, amenez-les dans ma maison, chez moi...".
Venez, cette vengeance approche: le génie
Va s'armer, va tonner sur ce sénat impie;
Va dévoiler la trame où le juste est frappé,
Des piéges d'un cruel partout enveloppé;
Et, dans l'âge suivant mieux instruit que le nôtre,
Laisser des pleurs sur l'un, & l'horreur contre l'autre.

F I N.

AUTRE DÉNOUEMENT.

Les vers marqués par des guillemets sont ceux qui sont pris dans celui qu'on vient de lire.

Page 102 Scène troisième, après ce vers:

„Innocent comme nous, est-il donc libre ou non?

LE CAPITOUL.

Il est dans ce moment sorti de sa prison.

Madame CALAS.

Pourquoi ne vient-il pas? tout mon sang se retire;
Et dans vos yeux cruels je tremble de trop lire!
Quoi! mon époux est libre & n'est point dans mes bras!
Ses jours sont en danger, ou bien il ne vit pas!...
Ah! s'il est vrai, voyez une femme mourante
Qui tombe à vos genoux, à vos pieds suppliante!
S'il en est temps, volez, suspendez. . . .

SCENE IV.

Les mêmes, M. DE LA SALLE.

M. DE LA SALLE.

Levez-vous,
Madame, c'en eſt fait! vous n'avez plus d'époux!
Et de ſon aſſaſſin vous implorez ſa vie!

Madame CALAS.

Il n'eſt plus!

ROSE.

Je me meurs!

LAVAISSE, *(au Capitoul.)*

„ Ta rage eſt aſſouvie,
„ Monſtre! & fumant encor du ſang de l'innocent,
„ Tu viens braver ici ſa femme, ſon enfant!
„ Son ami, ſon ami qui punira ton crime,
„ Qui ſaura tôt ou tard te joindre à ta victime! "

Madame CALAS.

Tu n'es plus! & je vis!... j'ai pu l'écouter lui!
Ce tigre tout ſanglant, demander ſon appui!
Déshonorer ta veuve aux pieds de ce perfide!
Moi-même en l'implorant devenir parricide!

LE CAPITOUL.

„ Quel accès de fureur! l'ai-je ſeul condamné?

Madame CALAS.

„ Oui, monſtre; c'eſt toi ſeul qui l'as aſſaſſiné:
„ C'eſt toi qui ſur ſa tête appellant les ſupplices,
„ De ta ſcélérateſſe infectas tes complices.
C'eſt toi... mon ſang frémit, s'enflamme!.. évite moi;
Redoute-moi... fuis, fuis... non, ne crains rien pour toi. . . .

(avec le plus grand déſordre.)

Hélas! que craindrais-tu d'une femme expirante,

Qui n'a plus contre toi que ſa voix impuiſſante;
Qui meurt, qui veut mourir, laiſſant, non aux humains,
Qui l'ont trahie, hélas! non à ces faibles mains,
Mais au ciel qui te voit, au Dieu vengeur du crime,
Qui, du cœur des méchans, perce l'affreux abîme;
Mais au remors, le ſoin de venger... qu'ai-je dit!...
Non, non, le ciel pardonne à qui ſe repentit:
Entre toi, Dieu terrible, & ce cœur ſanguinaire;
Qu'il ne ſubſiſte plus ce traité ſalutaire!
Oui, meurs; mais tout ſouillé! meurs comme tu vécus,
Boureau de l'innocence & fléau des vertus!
Ton aſſeſſeur & toi, dans ton ſénat en flammes;
Puiſſiez-vous rendre un jour vos criminelles âmes!
Que tous tes magiſtrats, par la foudre écraſés,
Expirent ſur leurs lis de ton ſang arroſés!
Que ce Dieu qui m'entend, qui reçoit ma prière,
Hors de lui te rejette à ton heure dernière;
Et, dans ces feux ardens, deſtinés aux forfaits,
Te rende tous les maux que ta fureur m'a faits!

LE CAPITOUL.

Je devrais.... mais je plains le malheur qui m'accuſe;
C'eſt lui qui vous égare enſemble & vous excuſe...
Adieu.....
(Il ſort, lançant des regards terribles ſur Lavaiſſe & ſur M. de la Salle.)

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, (*excepté le Capitoul.*)

Madame CALAS, (*hors d'elle-même.*)

Non, cet accès eſt le dernier de tous,
Et je ſens ſous mon corps s'affaiblir mes genoux.

ROSE.

Ciel! ma mère!

LAVAISSE.

Madame!

JEANNETTE.

O ma chère maîtreſſe!

(*Elle s'empreſſe à lui faire reſpirer des odeurs.*)

Madame CALAS, (*la repouſſant*)

Je ne ſortirai point de ces lieux.... Qu'on me laiſſe.

ROSE.

Ma mère!. ô ciel!.. ſes yeux, ſes traits ſont renverſés!
D'un tremblement, ſoudain, ſes membres ſont glacés.

LAVAISSE, (*à Roſe.*)

Ne vous effrayez point.

Madame CALAS, (*s'attendriſſant au cri de ſa fille.*)

C'eſt toi! . . . ſur cette terre,
Je n'ai donc plus que toi!

ROSE.

Je n'ai que vous, ma mère!

Madame CALAS.

Ma chère enfant!

(*Elles s'abandonnent dans les bras l'une de l'autre.*)

M. DE LA SALLE (*à Lavaïſſe*)

Ses pleurs pourront la ſoulager!

Madame CALAS, (*à M. de la Salle.*)
C'eſt vous !... quoi ! vos efforts, généreux étranger?...

M. DE LA SALLE.

Ils ont tous été vains.

Madame CALAS.

Son récit. . . .

DE LA SALLE.

Fut fidelle.

LAVAISSE.

Je l'ai crû triomphant!

M. DE LA SALLE.

Il l'était; & mon zèle
Avoit du Capitoul, par un retour heureux,
Renverſé les projets, & lui-même avec eux.
Mais un vice de forme... hélas! le peut-on croire!
Cité par l'Aſſeſſeur, vit changer la victoire.
„Lavaïſſe, ni moi, ne devions point entrer,
„Dit-il, dans la priſon, ſans droit d'y pénétrer;
„Et de la même faute enſemble reſponſables,
„Nous ſommes tous les deux ſuſpects & récuſables!"
Il dit, il parle encor, qu'hélas! autour de lui,
Déjà le mal eſt fait, le juſte eſt ſans appui;
Que déjà dans la ſalle, & par-tout retentiſſent
Ces ſentences de ſang dont leurs cœurs s'applaudiſſent:
Que l'honneur de leur ſiége exige ſon trépas;
Et qu'on doit plus enfin aux juges qu'aux Calas!

Madame CALAS.

Dieu!

M. DE LA SALLE.

Cette opinion eſt à peine établie,
(Comme s'ils euſſent craint de la voir affaiblie;
Ou bien que de leurs cœurs... qu'ils n'ont ſentis jamais,
Ils euſſent redouté les reproches ſecrets!)
Que votre époux déjà... je frémis de pourſuivre,
Sous le fer des boureaux allait ceſſer de vivre.

Madame CALAS.

Les monſtres!

M. DE LA SALLE.

J'ai du moins fuivi fes derniers pas;
Et des pleurs d'un ami confolé fon trépas. . . .
Il m'a parlé de lui; mais plus de fa famille,
De vous, de Lavaiffe, & fur-tout de fa fille. . . .
Après quelques momens, où fon cœur moins aigri,
Au fouvenir des fiens femblait s'être attendri,
Et que de leur amour fe rappellant les charmes,
Dans fes yeux defféchés il retrouvait des larmes;
„Il fe lève; il appelle un digne & faint pafteur
„Qui vient au nom du ciel comme un confolateur,
„Et moins prêtre qu'ami, pleure fur la victime....
„Ne pleurez pas fur moi, monfieur, je meurs fans crime
„Lui dit Calas; pleurez fur ces cœurs inhumains
„Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains!
„Sans regretter mes jours je vais mourir tranquille.
„La vie eft un éclair, la mort eft un afile;
„Et je n'ai plus à boire, en ce comble d'horreurs,
„Que le calice amer des dernières douleurs;
„L'épuifer à mon âge, eft-ce un grand facrifice?
„Non: la mort de mon fils, voilà mon vrai fupplice!
„Ah! pardonne, ô mon Dieu! fi ce fils égaré
„Porta fur ton ouvrage un bras défefpéré,
„Que ce foit, en mourant, fa grace que j'obtienne!
„Dieu, je t'offre ma mort pour expier la fienne."

Madame CALAS.

Ah!

ROSE.

Mon père!

M. DE LA SALLE.

A ces mots levant un œil ferein,
De fa main défaillante, il preffe encor ma main;
Et, penchant fur mon cœur fa tête vénérable,
Y grave un fouvenir jufqu'à la mort durable;
Puis.... m'embraffant encor.... marche, après nos adieux,
Vers la place où fon ame a volé jufqu'aux cieux.

Madame CALAS.

Ah! cette image eft là, fous mes yeux, dans mon ame!

M. DE LA SALLE.

Si c'eſt pour le venger, qu'elle y reſte, madame.

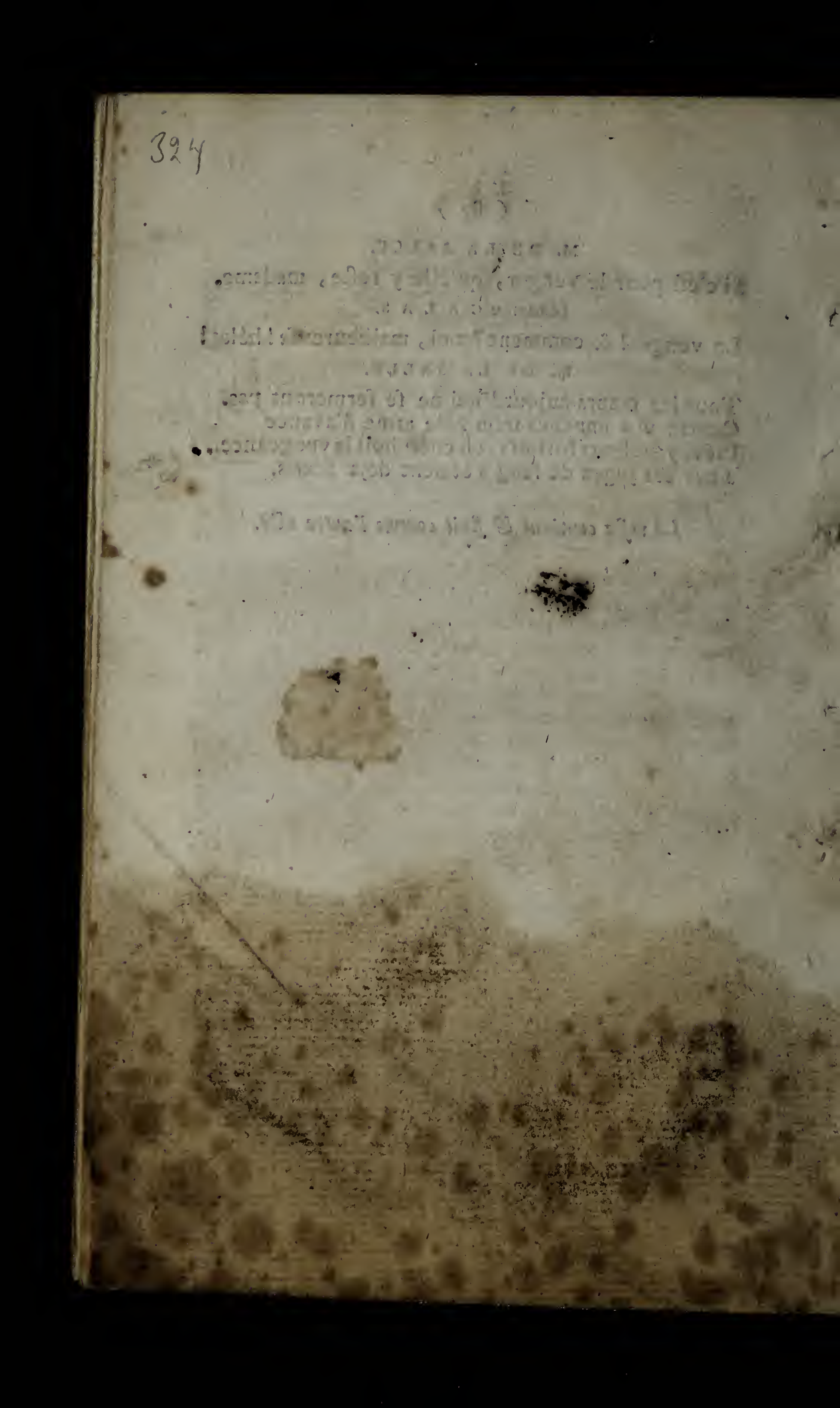
Madame CALAS.

Le venger! & comment? moi, malheureuſe! hélas!

M. DE LA SALLE.

Tous les cœurs aujourd'hui ne ſe fermeront pas.
Contre vos ennemis mon zèle arme d'avance
Prévoyant leurs forfaits, en cherchoit la vengeance.
Tous ces juges de ſang s'étaient déjà flétris.

Le reſte continue & finit comme l'autre acte.


324